

Jonas "Mojo" Verhaeghe

TOUT TRAVAIL MÉRITE SA LAISSE

Réflexions poétiques &
politiques sur le salariat



Préambule :

Je suis artiste, pas économiste ou historien, idéaliste sans aucun doute, décroissant très probablement et dans ces chroniques, je vais essayer de vulgariser et de parler selon mon prisme personnel.

J’ai lu, regardé, écouté pas mal de choses sur le sujet mais il est sûr que ce n’est pas un essai exhaustif ni la volonté de faire le tour de la question. C’est une tentative de réflexion et je serais ravi d'avoir vos ressentis, vos opinions et vos connaissances pour pouvoir réfléchir ensemble à un modèle de société plus juste et plus épanouissant pour toutes et tous.

Bonne lecture et à très bientôt.

Mojo

Sommaire

1

Réflexions d’un gars lassé par le salariat

p.5

2

Le salariat : de la Révolution Industrielle à nos jours (1)

p.9

3

Le salariat : de la Révolution Industrielle à nos jours (2)

p.13

4

Redéfinir le travail

p.17

5

Travail à la con !

p.21

6

“La possibilité d’une existence bien vécue”

p.25

7

Je pars en (compro)mission

p.33

8

Libérer le travail

p.37

9

Mais oui mais oui, l’école est finie

p.41

10

Mode d’emploi pour une vie sans emploi

p.45

11

Assommer les sommets

p.51

12

Flemme au foyer

p.55

13

Rien faire

p.59

14

Les animaux lézardent-ils?

p.63

15

Et si jamais?

p.67



1/

Réflexions d'un gars lassé par le salariat

\

Salut!

Moi c'est Jonas, c'est mon premier texte pour Motus (ce média numérique à découvrir de toute urgence) et si j'en arrive à écrire cette chronique ici, c'est notamment parce que j'ai le temps. Aussi parce que j'aime bien écrire, que j'ai à ma disposition un ordinateur, une connexion internet, un lieu chauffé pour l'utiliser, de l'électricité en permanence et pas bien chère mais breeeeef.

J'ai le temps.

J'ai le temps puisqu'en octobre, j'ai terminé mes deux ans de chômage après presque une décennie de travail. Et plutôt que de retourner dans le monde sérieux du salariat, j'ai décidé d'affronter la précarité de l'artiste au RSA.

J'ai le temps donc. Et avec ces nombreuses heures qui me sont offertes, libres et improductives, j'ai décidé de me questionner sur ce qui, d'ordinaire, nous accapare 10% de notre vie : le travail. C'est qu'**une vie dure en moyenne 700 000 heures dont 67 000 sont consacrées au travail** et 30 000 aux études (et, tant qu'on est dans les chiffres, 200 000 au sommeil!) ce qui n'est, vous en conviendrez, pas rien. Ayons l'honnêteté de dire que c'est tout de même beaucoup moins qu'il y a un siècle certes où le travail constituait l'écrasante majorité de la vie d'une écrasante majorité de gens.

Pourtant, depuis le début de la révolution industrielle (le 19^e siècle, pas si long ago à l'échelle de notre Histoire), on nous promet un avenir radieux à coups d'évolutions technologiques, de machines pour remplacer l'humain et un labeur de moins en moins pénible. Keynes, pas le moins célèbre des économistes, a même eu

cette vision prophétique il y a presque un siècle : **on travaillera seulement 15 heures par semaine en 2030**. Mais alors qu'on approche de la date tant attendue, le salaire minimal peine à décoller, on nous parle de nous serrer la ceinture, l'âge du départ à la retraite est bien parti pour reculer sur le quinquennat de Macron. Ce même Macron qui affirma sans faux semblant sur France 2 il y a peu " Si on veut réussir, si on veut avancer, on n'a pas d'autre choix que de travailler davantage". Et ce discours prend place alors que de plus en plus de personnes refusent le travail indigne et essayent de tenir tête à une précarité persistante. La vague de grèves du secteur pétrolier qui a secoué l'actualité a mis en lumière un phénomène particulièrement vicieux : ce sont toujours les emplois les plus indispensables qu'on tord jusqu'à l'épuisement. On l'a vu avec le secteur des soins pendant le Covid, avec les instituteurs et institutrices en conflit ouvert et permanent avec l'éducation nationale depuis des années. Alors que par un stratagème f(i)lou, les riches patrons, propriétaires multiples, stars en paillettes et divas sur crampons s'en foutent plein les poches sans la moindre retenue.

Vous vous en doutez, le chantier est vaste et votre attention limitée, je vais donc essayer de séquencer mon propos et de vous offrir mensuellement (et dans ce livre, il vous suffit de tourner les pages, bande de veinards) une chronique qui traitera de la question du travail en sortant de l'idéologie dominante du métro-boulot-dodo qui se fissure de toutes parts.

Je vous donne alors rendez-vous dès la page suivante pour le premier numéro qui retracera les grandes lignes de l'histoire du travail.





2/

Le salariat : de la Révolution Industrielle à nos jours (1)

\

Je fais partie de la génération Y, celle d'après la chute du mur de Berlin, élevée dans l'opulence d'un bloc occidental dominant et loin des conflits armés du siècle dernier. Pourtant, cette génération est peut-être aussi la première pour qui la vie sera plus complexe que celle de ses parents. Dans un monde en perte de repères, face à l'effondrement écologique en cours, je me pose énormément de questions.

Et souvent, je regarde le passé les yeux écarquillés, tant tout a changé si rapidement. Les premiers portables n'ont pas trente ans, Internet a globalement mon âge, la télévision couleur est arrivée quand mes parents étaient ados, bref ce qui représente une part considérable de notre temps libre n'existait tout bonnement pas il y a cinquante ans.

Et le travail dans tout ça? Si les progrès technologiques ont largement contribué à diminuer notre temps de labeur, force est de constater que cette évolution n'est pas linéaire ni même à sens unique.

Je vous propose de retracer de manière synthétique les grandes étapes du travail en France tel qu'on le connaît actuellement. Ce billet en deux parties doit beaucoup à un article web, issu du livre « En finir avec le chômage : un choix de société ! », de Jean-Christophe Giuliani.

Historiquement, le travail n'a jamais été dissocié de la vie courante. Tout le monde s'y mettait, il fallait se nourrir, se chauffer, se loger et les loisirs n'étaient tout simplement pas imaginables pour le commun des mortels. Pendant des millénaires, la vie était traversée comme une épreuve somme toute assez pénible où la survie était le lot quotidien. Il y a deux cent ans, la moyenne d'âge en France était seulement de 39 ans et les

décès enfantins étaient monnaie courante. Seule une élite a eu la possibilité de s’extraire du travail en faisant travailler les masses pour elle. Depuis le Néolithique et la sédentarisation de l’humanité, les “forts” se sont accaparés les richesses (nourriture, parure, vêtements, bijoux puis plus tard maisons, villages, pays) avec la force de travail des “faibles”.

Il y aurait beaucoup à dire sur les diverses formes d'exploitation, seigneurs et serfs, rois et esclaves mais à l'époque, la notion moderne de travail n'existait pas encore. Les inégalités étaient vues (ou du moins justifiées) comme naturelles. D'un côté, les bien lotis et de l'autre la majorité du peuple, condamnée au labeur et promise à la récompense céleste d'un paradis à venir.

Et ces inégalités ont grossi au fil des siècles et des millénaires jusqu’à exploser depuis deux cent ans avec la rupture brutale qu’a constitué la Révolution Industrielle. C’est donc à ce moment que la notion même du travail va commencer à prendre sa forme actuelle. Les propriétaires des récentes usines qui poussent à toute vitesse ont besoin de main-d’œuvre et vont déloger les paysans des champs car en **1840**, tout le monde travaillait **14h/jour, 7 jours sur 7, soit 98 heures par semaine** et 75% de la population travaillait à l'époque dans l'agriculture.

Arrive alors, en **1841**, la première loi s’inquiétant des travailleurs avec **l’interdiction du travail aux enfants de moins de 8 ans**, puis en **1874**, on élargit la loi en laissant “tranquille” les enfants jusqu’à 12 ans. Puis en **1882**, la loi Jules Ferry rend **l’école obligatoire de 6 à 12 ans**, offrant, sous le couvert d’une école gratuite pour tous, une main-d’œuvre qualifiée aux entreprises. Les jeunes apprennent à lire, écrire et compter mais se familiarisent en même temps aux valeurs de travail, d’effort, de discipline, de ponctualité et de respect de l’autorité.

Après presque vingt ans de discussions parlementaires, c’est en **1898** que le premier droit social va enfin être obtenu. En effet, **les accidents du travail sont reconnus** (dans une certaine mesure, n’exagérons rien) **comme étant de la responsabilité du chef d’entreprise**. Pour remettre dans le contexte, si, avant 1898, vous tombiez de votre échelle en construisant la maison d'un noble, c’était pas de bol. Vous étiez oublié et aucun revenu ne vous arrivait le temps de votre arrêt.

Le 13 juillet 1906, la loi sur **le repos hebdomadaire** est promulguée. Elle accorde à tous les ouvriers et les employés un repos de 24h après six jours de travail. La France est un des derniers pays d’Europe à instaurer une telle loi. Il est également décidé qu’une journée de travail ne pouvait durer plus de 10 heures. Bonheur donc, la semaine de travail de l’époque passe officiellement à 60 heures!

L’origine de la fête du 1^{er} mai étant des manifestations pour **la journée de 8 heures** qui a finalement été votée au sortir de la guerre, **le 23 avril 1919**. Aux Etats-Unis, c’était depuis **le 1^{er} mai 1884** que la journée de 8 heures était de vigueur. Craignant une révolution sociale à l’approche du 1er mai, le gouvernement Clemenceau fit voter la loi fin avril, ce qui permit à la classe ouvrière d’obtenir un peu de temps libre, de vie sociale et familiale après la journée de travail.

Profitant de la crise économique qui touche le monde depuis le krach boursier de **1929**, les grands partis de gauche s’unissent et remportent les élections de **1936**. A l’issue de cette victoire, dans un mouvement d’allégresse, des grèves se multiplient partout en France, avec de nombreuses occupations d’usines. Près de 3 millions de grévistes sont recensés. A la suite des élections, une série de réformes sont votées, dont deux chamboulent l’histoire du travail en France : **les deux semaines de congés annuels payés pour tous les salariés et la semaine de 40 heures** (soit deux jours de congé hebdomadaire) sans diminution de salaire.

Grosso modo, en moins de cent ans, nous avons donc réussi à réduire le temps de travail de 250%. Et vous noterez aisément que, depuis moins d’un siècle, cette évolution a globalement stagné. Que s’est-il passé? Quelles étapes ont marqué notre histoire contemporaine? Retrouvez la suite de cette chronologie à la page suivante.



3/

Le salariat : de la Révolution Industrielle à nos jours (2)

\

À travers ces billets, je propose une plongée historique pour prendre un peu de recul et je reçois des remarques soulignant que cette mise en perspective devrait s'appliquer de manière géographique et pas uniquement temporelle. Il est crucial en effet de souligner que les droits acquis en France sont très loin d'être appliqués partout. Dans les pays "en voie de développement", les notions de protection sociale, droit au chômage, école pour tous, etc., sont encore souvent inexistantes. Si dans mes recherches, j'ai choisi de m'axer sur ma réalité occidentale, je ne peux ignorer que la lutte continue et doit continuer PARTOUT pour s'émanciper de la violence productiviste qui nous tient en esclavage.

Ceci étant dit, comprendre et connaître le passé permet de se projeter dans le futur et dans l'ailleurs. Je reprends donc le fil de l'histoire, au lendemain de mai 1936 alors que la semaine de 40 heures venait d'être instaurée en France. Et dans la foulée des bouleversements de 1936, **la loi du 24 juin** va fournir **un cadre juridique et légal à la signature des conventions collectives**. Les syndicats, patronaux et ouvriers, acquièrent alors un véritable rôle dans l'écriture du droit.

Suite à la Seconde Guerre mondiale, les transferts de technologies de l'industrie militaire vers l'industrie civile vont générer d'importants gains de productivité. Cette productivité va offrir du temps aux ouvriers mais, paradoxalement, va les aliéner au travail en leur proposant une quantité énorme de produits à acheter. C'est le début des Trente Glorieuses, trente ans de croissance et de consommation à tout va pour suivre les nouveaux besoins d'une population active qui augmente rapidement. C'est le début de la consommation de masse et

de la société des loisirs. La loi de **mars 1956** décrète **trois semaines de congés payés** et celle de **mai 1969** y ajoutera une **quatrième semaine**.

Cet après-guerre marque d'autres progrès incontestables comme l'établissement d'un plan de retraite unifiée. **La première caisse de retraite des fonctionnaires** de l'État avait été mise en place en **1790**, aux lendemains de la Révolution mais avant 1930, aucun employé du secteur privé ne bénéficiait encore d'une pension de retraite. C'est **le 19 octobre 1945** qu'un **système de protection sociale global comprenant la retraite** est mis en place et sert encore de référence à notre système actuel. À cette époque, l'âge légal pour le départ en retraite est fixé à 65 ans.

En **février 1950**, une loi crée le **SMIG**, le Salaire Minimum Interprofessionnel Garanti. Ce SMIG (qui deviendra en **1970** le **SMIC**, C pour Croissance) garantit à chaque salarié un revenu minimum.

C'est en **1958** que, pour la première fois, un salarié ayant perdu son travail obtient le droit de disposer d'un **revenu de compensation**. Dans une période de relatif plein emploi, ce « régime d'allocations spéciales aux travailleurs sans emploi » a déjà pour vocation à verser aux salariés au chômage un revenu de remplacement (une allocation) et à les accompagner face aux transformations du marché du travail.

Mai 68 marque une mobilisation considérable et notamment sur les questions du travail. Des millions de grévistes prennent les rues et réclament des droits plus justes. **Les salaires augmenteront de 10% et le montant du SMIC augmentera de 25%**.

La décennie suivante sera pourtant celle du doute, le chômage de masse s'est installé et les politiques néo-libérales vont s'affirmer aux Etats-Unis et en Angleterre.

En France, la gauche exulte et voit François Mitterrand devenir président en **1982**. Il ramène **l'âge légal de la retraite à 60 ans, diminue la semaine de travail à 39 heures et instaure une cinquième semaine de congés payés**.

Les **années 90** marquent pourtant un retour un arrière sous couvert d'une **plus grande flexibilité au travail**. Balladur diminue les pensions et allonge le temps de travail en **1993** avec la notion d'annualisation du temps de travail. Et **la loi Robien de 1996** permet **une réduction du temps de travail** pour ce qui aurait pu être un vrai bouleversement et l'instauration de la semaine de quatre jours (on y reviendra).

Mais au lieu du bouleversement attendu, **la loi Aubry de juin 1998** fixe **la durée légale à 35 heures hebdomadaires** et abroge la loi de 1996 alors que la France compte pour la première fois plus de trois millions de chômeurs. C'est à partir de cette époque et l'entrée dans le nouveau millénaire qu'on instaure la notion de temps de travail effectif et le fait de pointer pour aller aux toilettes ou prendre ses pauses.

Depuis, c'est un retour en arrière caché sous le terme de "progrès". En **2003**, on introduit encore plus de flexibilité au travail et les 35 heures semblent une lointaine chimère. Les contrats courts se multiplient, les mouvements sociaux et les syndicats sont de moins en moins soutenus, les intérimaires et les travailleurs précaires se battent pour un travail et non plus pour leurs droits. L'uberisation de notre société marque le retour du travail à la tâche et la disparition des aides et de la sécurité de l'emploi.

Le monde bouge à toute vitesse, tangué plus souvent qu'à son tour et l'avenir du travail est, au mieux, incertain, au pire, angoissant. En prendre conscience, c'est déjà agir. Il y a des tonnes de documentations sur la question, prenez le temps de vous informer et n'hésitez pas à partager vos expériences autour de vous.



4/

Redéfinir le travail

\

Mon dernier boulot, c'était prof de ping-pong.

Oui, ça me fait encore parfois bizarre de l'écrire mais pourtant...

C'est, notamment, grâce à ce métier que j'ai commencé à ouvrir les yeux sur les barrières symboliques qu'on essaye de construire entre le salariat et le loisir, entre la passion et la labeur, entre l'argent et le bénévolat. J'ai toujours senti qu'il y a comme un fossé entre ce qui est dur, fatigant et digne de rémunération face à ce qui est drôle, récréatif et pour lequel on doit même dépenser de l'argent.

Mais alors le travail, c'est quoi au juste?

SA DÉFINITION

Son origine déjà fait débat. De nombreuses sources relèvent le lien avec le terme latin *tripalium*, **un instrument de torture** constitué de trois pieux. Bien que savoureuse autant qu'effrayante, cette racine latine est loin de faire l'unanimité chez les historiens comme chez les sociologues.

Plusieurs autres hypothèses sont soulevées sans toutefois arriver à un accord unanime. On évoque notamment le latin *trabs* qui signifie poutre et pourrait marquer **l'action de contraindre**.

Le préfixe *tra-* du latin *tran-* revient souvent et marque l'idée de passage d'un état à un autre.

Mais le mot anglais *travel* pourrait aussi venir d'un vieux français marquant là **le déplacement** ou le fait de **faire un effort** pour atteindre un résultat.

SON USAGE

Marie-Anne Dujarier, sociologue et autrice de "Troubles dans le travail", retrace l'utilisation du terme et remarque que **jusqu'au 11^e siècle, le concept même de travail n'existe pas**. C'est donc au début de Moyen-Âge

qu'on définit le travail comme étant l'**action de faire quelque chose, l'effort, la peine qu'on se donne.**

Vers la fin du Moyen-Âge (au 14^e), le mot va servir à définir le **résultat de quelque chose**, on dira des artisans qu'ils font du beau travail.

Et puis un troisième usage arrive durant le 16^e siècle avec l'idée que le travail est **synonyme de gagne-pain**, d'emploi comme on le confond encore régulièrement. Ces trois usages sont encore la source de nombreux quiproquos.

Marie-Anne Dujarier va notamment se servir des dictionnaires pour analyser l'évolution du mot et si l'on cherche à l'heure actuelle dans le Robert, les deux premières définitions du travail alimentent l'incompréhension, voyez plutôt :

1 : Période de l'accouchement pendant laquelle se produisent les contractions. *Femme en travail ; salle de travail.*

2 : Ensemble des activités humaines organisées, coordonnées en vue de produire ce qui est utile ; activité productive d'une personne. ► action, activité, labeur ; travailler. *Travail manuel, intellectuel. L'organisation du travail. Avoir du travail.*

Une des premières grandes vagues de revendications face au travail et son impact sur la société est effectivement venu de la part des féministes à la suite des mouvements de mai 68. Le travail domestique, comme on le nomme couramment, consiste à s'occuper de la maison et ce, sans la moindre contrepartie financière. On perçoit de manière évidente le cœur du problème. Qu'est ce qui est "digne" d'être un travail et qui le décide? Cette première grande vague de réflexions et de contestations lancée par les femmes et rapidement suivie par les autres minorités, artistes, bénévoles, handicapés, malades, etc. va se prolonger au début de notre siècle suite à la révolution numérique.

Plusieurs nouvelles questions se posent en effet pour arriver à compartimenter le travail et ce qui ne l'est pas. Prenons l'exemple du télétravail, à partir de quand sommes-nous effectivement en train de travailler? Et lorsqu'on parle de nos pratiques, à travers des séminaires ou des temps de discussions, est-ce encore du travail? Plus subtil encore, comment quantifier le travail des robots (et même des animaux) qui, indéniablement, travaillent à nous faciliter la vie? Regardez aussi le rôle des caisses automatiques qui ont supprimé le travail de caissiers pour le déléguer aux machines et aux consommateurs.

Autant de questions dont il est impossible de répondre de façon tranchée mais qui illustrent la complexité d'un terme fourre-tout qu'on utilise à toutes les sauces.

DOIT-ON BANNIR LE (MOT) "TRAVAIL"?

Questionnement central, il me semble indispensable d'adopter une attitude quasi schizophrénique qui consisterait à la fois à banaliser le terme et à le sacraliser en même temps!

Sans préconiser une révolution lexicale, je voudrais pour commencer amener de la conscience dans son usage, accepter le travail sous toutes ses formes, ne plus le confondre avec l'emploi et légitimer les personnes dont la productivité ne s'affiche pas avec fierté dans la croissance du PIB.

Socialement et économiquement, la révolution est en cours, le salariat décline et les auto entrepreneurs en toutes sortes cassent les codes sans pourtant bénéficier des avantages garantis aux contrats stables. Si notre modèle prend l'eau, il est peut-être temps de rebâtir un nouveau contrat social qui serait basé, non plus sur le salariat, mais sur la citoyenneté et le rôle que l'on joue dans la société.



5/

Travail à la con !

\

Si j'en suis arrivé à tellement me questionner sur le travail c'est probablement car j'ai été employé à faire des tâches absolument nulles, inutiles et même parfois nocives.

Étudiant, j'ai notamment bossé dans pour une célèbre enseigne de fast-food et je me rappelle comme si c'était hier de la véhémence avec laquelle mon manager exigeait de moi de rester actif quoi qu'il arrive. Pas de clients, et bien va nettoyer les tables. Les tables sont propres alors plie les boîtes à burger. Les boîtes à burger sont pliées, va trier les frites de la plus petite à la plus grande. Et ainsi de suite jusqu'à l'absurde. Étais-je la seule victime de cette machination cruelle?

Apparemment non. Quelques années après avoir quitté ce poste, je tombais sur un article qui était en train de faire le tour du monde : *Le phénomène des jobs à la con* de David Graeber. Dans cet article (et plus tard dans son livre), Graeber théorisait l'existence de ces jobs à la con ("bullshit jobs") et révélait en plus qu'ils concernaient un nombre important et grandissant de personnes.

Pour définir si un job est *à la con* ou non, Graeber a utilisé une technique toute simple se basant sur un critère infaillible : **l'opinion de celui qui l'exerce**. En effet, qui de mieux placé que l'employé lui-même pour savoir si ce qu'il fait chaque jour est utile ou non?

Et figurez-vous que plusieurs enquêtes ont été menées et arrivent globalement à un résultat similaire : **plus d'un tiers des sondés déclarent leur job comme étant inutile**. Un TIERS !

D'année en année le mal-être au travail progresse comme le montre une étude de 2022 qui indique que 41% des travailleurs sont en détresse.

Ce constat est dramatique et mériterait qu'on y cherche une solution mais une multitude de blocages et de pression s'exercent, à commencer par le manque d'information et l'incapacité d'imaginer une autre réalité.

Il y a pourtant des pistes et des éléments de réponse à ce véritable problème de fond. À travers cet article, je vous propose de survoler quelques concepts sur lesquels je reviendrai dans la suite de cet ouvrage.

Depuis la crise du Covid, un mouvement parti des USA semble être arrivé en France et plus largement dans l'ensemble des pays occidentaux. Il s'agit de ce qui a été caractérisé comme **“La grande démission”** : une volonté des jeunes (majoritairement) de quitter un emploi dès lors que celui-ci n'était pas en accord avec des convictions écologiques, sociales ou autres. Derrière le buzz et les démissions en cascade savamment mises en scène et diffusées sur les réseaux, il y a une profonde remise en question, l'interrogation de nos valeurs et la volonté de s'impliquer dans une activité à laquelle on croit. Le témoignage des jeunes diplômés de Paris AgroTech à leur remise des diplômes et l'engouement qui a suivi la vidéo est un message fort envoyé à toutes les grosses industries capitalistes : nous ne voulons plus de vos règles !

À l'intérieur même du monde professionnel, plusieurs ajustements semblent être en train de faire leurs preuves et servent à questionner notre modèle traditionnel. Il y a notamment l'essor massif de **l'auto-entreprise** (avec un chiffre record de plus d'un million de créations d'entreprises en 2022). Cette volonté de s'autonomiser, de s'organiser son rythme et ses horaires sont des signes révélateurs de changement. Dans ce cas-ci, attention au revers de la médaille, à *l'uberisation* (le fait d'effectuer un travail à la tâche, soumis à une concurrence féroce et sans sécurité sociale) à tout-va et à la perte des acquis sociaux conquis de haute lutte. Parallèlement, il y a de plus en plus de personnes qui cherchent à moduler leur emploi du temps au sein même de l'entreprise. **Le temps partiel** se généralise, **le télétravail** a explosé depuis le Covid et de plus en plus d'employés veulent franchir le cap.

Là encore, ne nous extasions pas trop vite en se laissant aller à un optimisme béat car les dérives existent (40 heures de travail sur 4 jours, l'impossibilité de tracer la barrière entre vie pro et privée, la perte de liens sociaux, etc.) mais il est indéniable toutefois que ces questions en appellent d'autres et que notre organisation a pour vocation de se transformer et de s'adapter à l'époque.

Je termine par un court aperçu de ce qui pourrait être une véritable révolution et dont je vous parlerai plus en longueur dans les prochaines pages : **le revenu inconditionnel de base** (et les nombreuses “variantes” : salaire à vie, revenu d'existence, etc.) Il s'agit d'un outil qui permettrait à chaque citoyen d'obtenir sans aucune

contrepartie ni surveillance une somme versée par l'État pour lui permettre de mener une existence digne. Ce revenu est étudié par des spécialistes depuis déjà des décennies et des recherches et des expériences ont été réalisées pour valider sa rationalité. Sa mise en œuvre et sa forme précise varient mais son objectif est toujours le même : libérer le citoyen de la pression du salariat.

Vous commencez à comprendre, je crois, que ce sujet sur lequel je me penche est vertigineux et que les pistes d'explorations sont multiples. Mon approche est pédagogique et volontairement simplifiée. Il y a, en fin d'ouvrage, une liste de ressources pertinentes et approfondies que je vous recommande de découvrir. Et, en attendant, tournez la page pour en savoir plus sur le Revenu de Base.



6/

“La possibilité d’une existence bien vécue”

\

Dans l'article précédent, je vous parlais des pistes pour questionner notre rapport au travail et s'affranchir de ces boulots abrutissants qu'on ne fait que pour obtenir un salaire. Moi, mon dernier employeur, c'était une petite mairie haut-savoyarde à la frontière suisse : Ambilly. Et ça tombe très bien puisque le maire d'Ambilly, Guillaume Mathelier, est Docteur en Sciences Politiques et auteur du livre “Un revenu d'existence pour toute la vie” (éd. Le bord de l'eau, 2022). Je suis donc allé le rencontrer en mars pour lui poser quelques questions.

Bonjour Guillaume Mathelier, merci de me recevoir. Pour commencer : pouvez-vous nous expliquer en quoi consiste le revenu universel de base?

Alors déjà, je préfère revenu d'existence pour une raison simple : c'est que je considère que si la mise en place d'un tel revenu devait exister, il serait pour une certaine intention et cette intention, ça serait de **donner les possibilités de mener une existence bien vécue**.

Et la définition, de base, du revenu universel (ou de l'allocation universelle ou des autres terminologies), c'est que c'est **un revenu qui est donné** (il peut y avoir plusieurs temporalité, ça peut être à partir de la naissance, à partir de 18 ans), **individuellement** (c'est-à-dire sur une base individuelle et universelle) et bien évidemment **sans contrepartie et sans aucune condition**.

Il y a une définition qui est une définition plutôt universelle qui est d'ailleurs la définition du Mouvement Fran

çais pour un Revenu de Base mais aussi de tout le Basic Income Earth Network qui permet en fait à l'ensemble des chercheurs des militants associatifs ou autre de se reconnaître autour d'une version.

Est-ce que le montant de ce revenu est évalué? Et surtout, comment est-ce qu'on le finance?

La question du financement est fondamentale bien évidemment mais le problème, c'est que, quand on parle du revenu d'existence, on a tendance à tout de suite dire "Oui mais comment on finance?" Mon propos c'est de dire d'abord : **est-ce qu'on est tous d'accord que c'est une bonne action?** Est-ce qu'on est tous d'accord qu'avoir un revenu d'existence apparaîtrait assez naturel par rapport à tout ce que l'on a fait progresser dans notre société? Si vous êtes d'accord avec moi, à ce moment-là on peut trouver des solutions de financement. Si vous n'êtes pas d'accord avec moi, il y a une fracture et vous allez défendre un autre modèle de société. Ça, c'est le premier point.

“UN HÉRITAGE POUR TOUS”

Avant de parler du financement, il faut aussi parler des modalités de distribution.

Je défends un revenu d'existence tout au long de la vie et je détermine qu'il y ait une modalité de 0 à 18 ans où ce revenu est capitalisé et versé dans ce que j'appelle un capital d'émancipation qui sera délivré à 18 ans. En somme, on change la psychologie des enfants sur le fait qu'ils vont avoir un héritage à 18 ans. **Un héritage pour tous** comme dirait Thomas Piketty. Mais ça change aussi la psychologie des parents qui n'ont pas toujours besoin de se saigner pour leurs enfants. Ça leur enlève un poids sur cette responsabilité financière. Et puis à partir de 18 ans, je détermine qu'il y a un revenu d'existence qui est versé jusqu'à la fin de notre vie.

Ce n'est pas substitutif à l'emploi, ça n'a rien à voir. Des fois j'entends "Il faudrait mieux parler du partage du temps de travail". Mais rien ne nous empêche de parler du partage du temps de travail.

Ca n'est pas une aide non plus donc ça n'est pas substitutif à l'emploi. Ça n'est pas une aide sociale, ça ne peut pas être soumis à la conjoncture. **C'est quelque chose de l'ordre de la structure** puisque l'on parle justement de la naissance et que la naissance est bien un point de vue structurel de départ sur la pyramide des âges, sur l'évolution de notre société, etc.

Sur les modalités de financement, j'imagine que **la première part est une part de capitalisation**. Je fais exprès d'utiliser le mot capital parce que je pense qu'il faut s'appropriier le mot de ses ennemis. Et comme j'ai des véritables tendances anti-capitalistes, je pense qu'il faut aller **chercher l'argent là où il existe. Notamment sur l'héritage, sur la transmission de patrimoines.**

Quant au revenu d'existence dans sa forme régulière et mensuelle, j'imagine que ça peut être de la **taxation normale** mais ça peut être aussi quelque chose qui est lié à tout ce qui est **microtransaction**. Par exemple, à chaque fois que j'utilise la carte de crédit, que je paye en ligne ou que je fais quelque chose en ligne, et bien 0,01% part dans un fond qui permet ensuite d'être reversé. On arrive à des modèles qui sont des modèles d'équilibre.

Et si on arrive à mettre sur pied un revenu d'existence, il y a un certain nombre d'aides sociales qui n'ont plus besoin d'être délivrées. Par exemple le RSA. Le RSA n'est ni plus ni moins qu'un revenu d'existence mais pour ceux qui en auraient fait la demande à un moment où ils n'ont plus le chômage et où ils se retrouvent en difficulté. Sauf que le RSA est soumis à une véritable industrie de contrôle et cette industrie de contrôle, elle passe au Pôle Emploi, elle passe à la mairie, elle passe sur des aides d'états, elle passe sur un certain nombre de choses qui font qu'à un moment il vous manque un document et bien vous pouvez avoir votre RSA qui est enlevé. **Moi je pense que cette industrie de contrôle doit disparaître.** Pour remettre aussi ceux qui sont au cœur du travail social, notamment des assistants sociaux dans nos collectivités, au cœur du travail pour le soutien à la famille sur le budget, sur l'aide aux enfants.

Quelles sont les expériences existantes qui se rapprochent d'un revenu d'existence et quelles sont les conclusions qui en ont été tirées?

Alors, il n'y a pas un modèle qui a été mis en place à grande échelle. Il y a des modèles qui ont été testés notamment en Finlande, au Canada. Il y a aussi un système de dotation en Alaska qui est lié aux rentes du pétrole et ce n'est pas non plus un revenu d'existence mais il y a quelques pensées là-dessus.

“UN REVENU D’EXISTENCE QUI NE DIT PAS SON NOM”

Mais je pense qu’il faut réfléchir différemment en se demandant s’il n’y aurait pas des systèmes qui ressembleraient au revenu d’existence mais qui ne diraient pas leur nom. Et là, je pense notamment **au service public**. Parce qu’en fait le service public, c’est, pour moi, un revenu d’existence ou une part du revenu d’existence qui ne dit pas son nom. Quand vous avez une éducation gratuite ou quand vous avez une santé, on va dire de base, gratuite. Elle est universelle, personne n’en est exclu.

L’éducation n’a pas toujours été gratuite et universelle et donc on peut savoir par l’absurde ce que coûte le prix de l’éducation et je peux vous garantir que **si on enlevait les coûts de l’éducation et qu’on les faisait porter par les individus ça serait autre chose**.

Donc, dans le service public, il y a les ferments de ce qui pourrait être un revenu d’existence.

Une des critiques qui revient constamment sur les propositions de revenu d’existence concerne le fait qu’on pense que si les gens percevaient un revenu constant, ils ne feraient plus rien. La crainte d’une société de fainéants inactifs en somme. Vous en pensez quoi?

La question à laquelle il faut répondre, c’est “Qui est celui qui nous dit ça?” Certains ont un intérêt à nous dire ça. Notamment ceux qui veulent nous dire aussi qu’il n’y a que le travail qui compte, que le travail est la seule réalisation possible, etc.

Moi souvent je leur oppose un truc très simple c’est : ah bon, il n’y a que le travail qui compte? Alors quel travail? Déjà, on déconstruit la chose, on dit de quel travail il s’agit. **Aujourd’hui en France, s’il y avait une grève des bénévoles, le pays s’effondrerait en une semaine**. Tout ça, c’est une part de travail qui n’est pas rémunéré.

Pour moi la France qui travaille, c’est la France de l’emploi salarié et aussi c’est la France de tous ceux qui n’ont pas d’emploi salarié et qui font la richesse de ce pays et qui font l’utilité sociale et économique de ce pays. Donc ça c’est une première porte qu’il faut enfoncer.

Ensuite, sur le fait que si on donne un revenu les gens ne travailleraient pas. Ok, très bien, alors tous ceux qui, aujourd’hui, touchent des rentes du capital et des rentes du patrimoine, est-ce qu’ils travaillent? **Non, c’est leur argent qui travaille, ce n’est pas eux qui travaillent**. Donc non, ce monde-là est un monde beaucoup trop

simpliste. Il y a une inclination particulière à œuvrer pour les autres parce que nous sommes dans une humanité où l’individu lui-même est un animal politique comme le disait nos antiques et donc enclin vers l’autre.

Je ne crois pas à la douce fable qui voudrait qu’à partir du moment où on toucherait 500€, par mois on resterait tranquille à la maison. Ce n’est pas vrai, ce n’est pas vrai. Au contraire, les études de psychologie ont plutôt montré que quand on donnait cet argent-là, on avait plus de poids dans la discussion avec son employeur, son futur employeur aussi, sur le retrait du travail et qu’on allait vers d’autres missions qui nous sont données qui sont plus enclines vers l’autre. Qui nous amènent notamment vers le bénévolat ou vers d’autres types d’activités.

Et si là-dedans vous avez 5 % de gens qui décident de ne pas travailler, et bien qu’ils décident de ne pas travailler, ils ne seront pas un poids pour la société puisque tout le monde décidera collectivement que le revenu d’existence doit être donné à tout le monde.

Et que, Bernard Arnault, ou d’autres qui gagnent bien leur vie, payeraient peut-être plus pour avoir dans le système commun un revenu d’existence plus bas. Mais l’objectif, c’est de mettre à niveau tout ça et de dire que chacun à partir de sa naissance touche le même revenu d’existence.

Petite plongée dans l’actualité avec la contestation qui bat son plein face à la réforme des retraites. Qu’inspire à l’élu que vous êtes cette actualité liée à notre sujet d’étude?

Aujourd’hui, on est donc le 8 mars, journée internationale des droits des femmes et lendemain de la sixième journée de mobilisation en opposition à la réforme des retraites.

Cette réforme des retraites, je la trouve précipitée. Elle ne fait pas honneur à la réflexion avec les corps intermédiaires et avec le ciment de la société. Le gouvernement préfère continuer le rapport de force et ça je dirais que s’il y avait un changement à opérer, il faudrait que ce soit celui-là. C’est-à-dire qu’il y ait davantage de concertation au départ de tous les grands changements sociétaux sociaux.

“LA POLITIQUE PEUT LES CHOSES”

Je pense aussi que les individus ont leur part de responsabilité d’avoir lâché depuis un moment la politique. Et

bien quand on a lâché ça, on peut pas s'en vouloir et d'une certaine manière, **on a les dirigeants qu'on mérite**. Et quand on a les dirigeants qu'on mérite, à un moment on ne peut pas non plus penser qu'il ne peut pas y avoir de conséquences sur notre quotidien.

Il faut vraiment qu'il y ait cette prise de conscience : **la politique peut les choses**. Et autre chose que le vote, la politique peut changer les choses parce que la politique, c'est nous. Il faut retrouver ce discours qui soit un discours de pacte social, de communs à préserver quand la démocratie est attaquée chaque jour.

Pour revenir sur le revenu d'existence, il pourrait nous permettre de subvenir à une partie de nos besoins à l'âge que l'on veut. C'est-à-dire qu'on pourrait se retirer, notamment du champ économique, de l'emploi en gardant un revenu nous permettant une existence digne.

Mais d'ailleurs est-ce qu'on a besoin d'un âge comme celui-là? Je suis un peu partagé. Quand il n'y a plus de limite, il n'y a plus de repère non plus. Or, dans notre société et dans notre humanité, on a besoin de repères. Donc qu'est-ce qui doit refaire, à nouveau, repère collectif? La bataille des 64 ans, c'est dire qu'à un moment on doit avoir des repères collectifs. Le dimanche les magasins sont fermés, indépendamment de la religion, c'est un repère collectif, c'est pour se retrouver.

On doit retrouver des limites. C'est quasi géographique. Dans nos géographies individuelles, philosophiquement, c'est quelque chose qui doit avoir de la résonance.

Ce qui m'inquiète beaucoup dans cette loi et globalement dans l'uniformisation de la société, c'est de laisser de côté les cas particuliers. Certains emplois peuvent facilement se faire après 64 ans tandis que d'autres sont absolument inenvisageables. Est-ce que ce revenu universel ne serait pas une solution pour offrir à chacun le choix de poursuivre ou non son activité?

Un âge limite, c'est un âge où on considère, globalement, que chaque individu a le droit à. Maintenant, avec le revenu d'existence, il pourrait le déclencher au moment qui lui paraît le plus opportun. Tout au long de sa vie, il pourrait dire "Moi, à 40 ans j'ai un revenu d'existence, je n'ai pas besoin de grand-chose pour ma subsistance. Je peux travailler à 20, à 30, à 50% et faire d'autres choses à côté mais je sais que je peux me retirer de l'emploi si je sais vivre de manière un peu plus frugale."

Pourquoi pas. Voilà, c'est cette manière-là. Et encore une fois, je pense que ce qui est très important pour

ceux qui nous lisent, c'est de **refaire le point une fois pour toute sur ce qu'est le travail**.

Le travail, c'est quelque chose qui est au-delà de l'emploi salarié et qui a une utilité sociale. C'est la définition que j'en ferai.

Merci pour cet entretien, on vous laisse le mot de la fin

Le mot de la fin, c'est engagez-vous ! Quel que soit le niveau de votre engagement, que ça soit au niveau local, au niveau national. Et surtout, faites en sorte qu'il y ait du collectif à cet engagement. C'est bien d'avoir des causes, mais les causes sont belles quand elles deviennent des causes collectives.



7/

Je pars en (compro)mission

\

Ça fait quelques mois maintenant que je présente un spectacle de slam poésie qui, pour être rangé dans des cases, peut être qualifié d'écolo-militant. Et écrit comme ça, vous comprenez vite que ça s'arrange mal avec les grandes salles de spectacles et les guichets fermés. Alors moi, bien souvent, je ramène mes rimes dans les cafés assos, les guinguettes éphémères, les fermes, les colocs et même dans ton salon si tu veux (et hop, un coup de promo par ici). Et ça se passe plutôt bien, je me sens à ma place, le public est content, on se brosse dans le sens du poil et on fait tourner le chapeau à la fin. Mais, bien que la générosité de mon audience soit incontestable, je dois encore compter sur le RSA pour mes menues dépenses quotidiennes.

Mais là, coup sur coup, deux dates improbables, d'un exotisme institutionnel à s'en pincer le bras. J'ai d'abord été invité à la soirée d'ouverture de la semaine du climat de Granville. Une initiative enthousiasmante portée par une sympathique équipe de bénévoles mais dans laquelle la présence d'élus de premier ordre me rendait néanmoins dubitatif. Entre monsieur le maire, monsieur le député, monsieur le sénateur, monsieur le sous-député préfet adjoint de la communauté de communes des villages associés, tous se sont gargarisés de la mise en place d'une nouvelle piste cyclable entre la gare et le Leclerc. Mais soit. Le spectacle a été super bien accueilli, les gens présents très à l'écoute et concernés (pas les élus pensez-vous, partis pendant la pause avant mon spectacle) mais ce n'est pas ici le point qui amène ma réflexion.

Car arrive ce lundi d'octobre, au sud de Rennes. Pour un bout de scène plus improbable encore. Mon grand écart le plus gracieux sans doute : je suis allé déclamer à la DGA. Alors la DGA, c'est un peu comme le RSA sauf que ça n'a rien à voir. La DGA, c'est la Direction Générale de l'Armement. Je ne sais toujours pas bien ce qui se passe à la DGA mais j'ai vu qu'il y a plus de deux milles personnes qui bossent là, que la plupart ont de belles chemises et que leur cantine est gigantesque. Et parmi ces deux milles et quelques personnes, il y en a... deux qui sont en charge de la cellule environnement et développement durable. Et l'un d'eux s'est dit

qu'un spectacle de slam, ça pourrait être intéressant sur un temps de midi de la semaine de l'environnement. Cette intro un poil languette pour amener à deux points qui méritent votre attention.

Tout d'abord, **dans quelle mesure peut-on faire des compromis ?** Et, plus subtil encore : **dans quelle mesure DOIT-on faire des compromis ?** Je me suis demandé si c'était acceptable d'aller jouer dans des endroits en désaccord avec mes valeurs. Dans mon cas, je n'étais pas invité à l'amicale des anciens nazis et j'ai plutôt rapidement dit oui (et puis au début, je ne savais même pas ce que ça voulait dire DGA) et après, je me suis replongé sur les nombreux spectacles confortables que j'avais eu la chance de présenter. Et dans ma tête, il est devenu assez clair que si je me positionne pour un monde ouvert à la diversité et au mélange, je dois m'inscrire comme partie prenante de ce mélange et aller à la rencontre des gens que je ne côtoie jamais dans mon quotidien. C'est un challenge qui m'apporte beaucoup d'angoisse au moment de prendre la parole mais qui me rend exalté quand j'arrive à vendre des bouquins ou à obtenir des mercis et des bravos de la part d'ingénieurs dans la sécurité informatique ou de militaires de carrière.

À y regarder de plus près, **il y a une posture stratégique à adopter** dès lors qu'on est bien conscient que la marche du monde nous dirige dans une impasse dévastatrice. Et à la DGA, ils connaissent ça la stratégie. Des milliers de personnes employées pour travailler à la défense de l'ordre établi et nous, baba cools des campagnes, on plante nos carottes et on tricote nos écharpes dans notre coin. Bien entendu, si le jeu est pipé, on n'est pas obligé d'y jouer et autant tourner le dos à cette société obscène. Mais j'ai la conviction que nous avons un message à porter, le témoignage d'un autre monde, d'une réalité parallèle qui a encore du mal à être entendue dans le raffut de l'époque. Alors si nous avons l'énergie et la possibilité d'aller s'exprimer hors de notre zone de confort, allons y avec fierté, joie et conviction.

Le second point qui cristallise mes doutes est le suivant : pourquoi ai-je tant de mal à obtenir des rémunérations décentes dans les milieux associatifs alors que l'argent semble couler à flot dans d'autres secteurs ? Par quel étonnant verrou du robinet économique (vous me direz, avec des jeux de mots pareils, normal de pas être plus connu...) l'argent ne ruisselle pas jusqu'à permettre aux associations de fournir un travail valorisé à la hauteur du service rendu. J'essaye de professionnaliser mon art, y consacre un temps de travail inquantifiable et malheureusement, je gagne encore quatre fois moins que lorsque je faisais de la pub pour des extincteurs et des chaussures de sécurité lors d'un précédent job.

Je rêve d'une société où **le secteur associatif serait soutenu par le politique**. À l'échelle nationale, le bénévo-

lat concerne 21 millions de personnes et équivaut à 680 000 emplois à temps plein ! Et pourtant, les subventions se négocient presque au centime près et c'est un vrai parcours du combattant pour exister dans l'espace public. La prise de conscience doit être portée par nos décideurs mais en tant qu'individu, il est crucial de considérer ce travail et de le valoriser (il y a par exemple un média associatif qui est toujours à la recherche de soutien) à la hauteur de nos moyens. Un soutien, même modeste, qui se multiplie et l'impact est réel.

L'art est gratuit mais la vie des artistes a une valeur. Il convient de répéter cette réalité autant de fois que nécessaire pour enfin sortir de la précarité les artistes qui s'y débattent bien trop souvent.

Allez voir de l'art, lisez, chantez, dansez, émouvez-vous mais gardez toujours en tête les hommes et les femmes derrière les œuvres, leur travail colossal et leur engagement sans faille. Et si vous voulez encore de cet engagement, soutenez-le.



8/

Libérer le travail

\

J'ai commencé à écrire cet article début mai alors que l'actualité jonglait entre des images de vitrines éclatées et des...bouquets de muguet. Le premier mai, c'est ce qu'on appelle communément la journée du travail. Mais rappelons-nous l'origine de cette journée : c'est en 1884, le 1^{er} mai donc, qu'aux Etats-Unis, les syndicats se sont mobilisés massivement pour revendiquer et obtenir la durée maximale de huit heures de travail quotidien. Et depuis lors, nos luttes nous ont apporté un week-end hebdomadaire, des congés payés et des jours fériés. C'est donc bien **la diminution du temps de travail que l'on célèbre** et pas la soi-disant *valeur travail*, chère à nos dirigeants.

Il me semble essentiel de garder en tête cette longue et éprouvante histoire des luttes et des conquêtes successives pour s'émanciper de nos conditions de vie épuisantes et peu valorisantes de l'époque. Et il s'agit non seulement d'honorer cet héritage mais de le poursuivre et l'enrichir de nos richesses, financières comme intellectuelles.

TRAVAILLER MOINS MAIS TRAVAILLER TOUS !

Depuis juin dernier, en Angleterre, une expérimentation fait grand bruit : **une soixantaine d'entreprises anglaises testent la semaine de quatre jours** (SANS réduction de salaire et pour un temps de travail de 32 heures/semaine) et les conclusions sont éloquentes : 92% des entreprises souhaitent conserver ce format là. Le stress, les burn out, les démissions ont diminué de manière spectaculaire mais surtout : la productivité a augmenté.

Fichtre, travailler moins pour produire plus, pourquoi on n'y avait jamais pensé en France?

Jamais? En 1993 déjà, Antoine Riboud, pourtant directeur de Danone, va s'exprimer pour marquer son sou

rien à la réduction du temps de travail, convaincu par une logique simple : en faisant diminuer le temps de travail, on augmente le nombre de travailleurs !

La même année, la société Volkswagen, prévoyait 30 000 licenciements pour sortir d'une crise financière. Mais l'état allemand a cherché à éviter à tout prix les licenciements et Volkswagen a ainsi passé tous les ouvriers à 28 heures semaine, en diminuant très légèrement les salaires (les pertes étant compensées par l'état qui n'a ainsi pas eu d'aides chômage à verser) et aucun licenciement n'a finalement eu lieu !

Même Jacques Chirac, président à l'époque, va se montrer enthousiaste sur cet aménagement après une visite chez Brioche Pasquier qui appliquait cet emploi du temps dans sa société.

Et en 1996, la loi de Robien est établie et permet aux entreprises de proposer les 32 heures semaine. Mais à peine sortie de l'oeuf, la loi est carrément vidée de sa substance en 1997 avec la promulgation de la loi Aubry sur les 35 heures qui garantit une plus grande flexibilité sur les entreprises et donc surtout sur les patrons qui peuvent faire travailler leurs employés encore plus d'heures (sous couvert de RTT dans le meilleur des cas, sous menace de licenciement dans le pire). Pour plonger plus en détails dans les applications et les réalisations de la semaine de quatre jours, je vous recommande de découvrir le mouvement porté de Pierre Larrou-tou, architecte de la loi de Robien, qui continue depuis de défendre ce modèle qui semble susciter bien plus d'enthousiasme dans d'autres pays comme l'Allemagne, la Belgique et même le Japon ou la Nouvelle-Zélande.

T'ES LAID TRAVAIL

Si la réduction du temps de travail me semble être un axe de réflexion intéressant, il y a un autre ajustement qui est au cœur de l'actualité depuis le début de la crise du Covid : le télétravail. À l'heure actuelle, c'est presque 50% des entreprises françaises qui acceptent l'utilisation du travail à distance. Et une large majorité des employés apprécie d'utiliser le travail à distance. Si les inconvénients du travail solitaire (manque de motivation, perte de repères, absentéisme et perte de productivité, diminution des liens sociaux) existent indiscutablement, il est crucial de les mettre en perspective faux aux bénéfices qu'engendrent le travail à distance : moins de stress, moins de temps perdu dans les transports, un allègement du trafic (et un sacré bol d'air pour la pollution lié au transport), de la flexibilité dans son agenda et j'en passe.

Aux Pays-Bas, depuis le 5 juillet 2022, le droit au télétravail est dorénavant inscrit dans le cadre légal. Et depuis des années, cette pratique était déjà largement plébiscitée dans le pays. Mais cette question du travail à distance questionne aussi fortement les frontières du cadre professionnel : est-on en train de travailler en se

rendant au travail? Quand on fait une pause repas, est-elle comprise dans notre salaire? Et si c'est une pause café? Ou un repas d'entreprise?

En écho à l'interview de Guillaume Mathelier, j'aimerais mettre en lumière une réalité déjà pleinement acceptée et qui pourrait bien s'étendre (jusqu'à faire accepter le revenu universel peut-être?) car les enseignants à temps plein passent environ la moitié de leur temps de travail dans leurs classes et le reste à distance. Et que dire des artistes dont les créations et les répétitions prennent la grande majorité de leur temps de travail, loin des spectacles et des concerts qui les rémunèrent?

On le voit rapidement, les questions sont plus nombreuses que les réponses et rares sont les personnes qui peuvent affirmer mettre le travail absolument à l'arrêt une fois dépassé les horaires officiels. C'est encore une fois des pistes de réflexion que j'aimerais semer en chacun, arriver à questionner notre rapport au travail, sans cesse ajuster ses limites, redéfinir nos propres cadres et proposer des alternatives.

Mais oui mais oui, l'école est finie

\

*Donne-moi ta main et prends la mienne
La cloche a sonné, ça signifie
La rue est à nous que la joie vienne
Mais oui mais oui l'école est finie
Nous irons danser ce soir peut-être
Ou bien chahuter tous entre amis
Rien que d'y penser j'en perds la tête*

Alors que les examens de fin d'année battent leur plein partout en France et alors que Motus se prépare à partir en vacances (oups, non non non, alors que Motus travaille à préparer activement la rentrée suivante!), j'aimerais mettre en lumière un phénomène d'envergure lié au monde du travail : **la grande démission!**

Depuis le banc des écoles, comme depuis le monde professionnel, arrivent de plus en plus de témoignages de personnes ne souhaitant plus chercher un emploi en fonction uniquement du salaire qui lui est associé. Ce sont pas moins de **57% des étudiants qui seraient aujourd'hui prêts à accepter un travail mal rémunéré s'ils estiment que celui-ci a du sens.**

Ce mouvement multiforme et loin d'être homogène est apparu à la suite du Covid et ne semble pas diminuer. C'est même une véritable crise du travail que craignent les plus virulents adeptes du modèle productiviste en place.

De nombreuses voix s'élèvent maintenant de toutes parts pour montrer qu'un autre modèle est possible et affirment, comme le professeur Pedro Correa, dans son discours à la remise de diplômes d'une école d'in

génieurs, que “le monde n’a plus besoin de battants, de gens qui réussissent, il a besoin de rêveurs, de personnes capables de reconstruire et de prendre soin... et surtout, surtout, on a tous besoin aujourd’hui, plus que jamais, de gens heureux.”

Ce discours, prononcé dans un auditoire que j’ai fréquenté il y a quelques années, a eu un écho particulièrement savoureux chez moi. À cette époque, ma transition professionnelle était en bonne voie, salarié à temps partiel depuis quelques mois et en distantiel depuis peu, c’est le confinement qui a validé ma rupture, temporaire peut-être, avec le salariat. Je suis donc passé par la case Pôle Emploi et, comme pour faire mentir les détracteurs des chômeurs, je n’ai jamais été aussi occupé que depuis cette démission de fin d’été 2020.

DES MISSIONS

Je lis beaucoup que les jeunes ne respectent plus le travail, ne veulent plus faire d’effort et même que nous abandonnons le combat (écologique, social, politique) en quittant notre emploi. Mais il n’y a aucune fuite dans nos départs, aucune honte dans notre abandon. On quitte un monde en crise pour en construire un nouveau. Alors que nos précédents jobs attaquaient nos valeurs, notre dignité et même parfois notre intégrité physique et l’ensemble du vivant sur Terre, notre démission riposte et attaque les fondements même du capitalisme et son appel au toujours plus.

Plus loin que cette idéologie de la démission, il y a **l’envie de proposer autre chose, de reprendre nos savoirs traditionnels, faire pousser des légumes, soigner, apprendre**. Tout ce qu’on a délégué (aux paysans, aux étrangers, aux machines) ou carrément abandonné.

Dans son Éloge du carburateur, Matthew Crawford nous livre une réflexion pleine de sens(ibilité) sur l’image qu’on a du travail manuel. N’avez-vous pas vous aussi entendu ce discours du “si tu ne travailles pas bien à l’école, tu finiras plombier/maçon/mécanicien?”. Avec quel virulence ces emplois fonctionnels sont dénigrés et combien l’intelligence nécessaire à réparer les outils, à faire fonctionner les industries, à comprendre le vivant, est bafouée et ignorée.

Chaque jour, une vingtaine de fermes disparaissent en France et on croule d’ingénieurs surdiplômés qui traînent leur spleen dans des bureaux aseptisés.

Il est plus que temps de déconstruire le mythe de la carrière, d’aller à la marge voir ce qui se trame et le faire

advenir de plus en plus fort. Ce chemin est long, laborieux et il est nécessaire d’être nombreux pour y arriver. Pour reprendre le manifeste des Désert’heureuses (un collectif d’ingénieurs et plus largement d’universitaires qui ont choisi de désert le monde de l’industrie du fait de son rôle central dans la destruction du vivant), il faut “**rendre cette désertion collective et politique**. La rendre désirable et plus accessible, en donnant de quoi se projeter dans le “monde du dehors”. Explorer les possibles, sortir des impasses que nous offrent les entreprises et les industries, inventer d’autres manières d’agir, d’exister et de nous épanouir.”

Alors, que vous soyez à l’orée d’une grande carrière, en pleine révision du Bac ou à l’approche de la retraite (team 62 ou 64 ans?) il y a toujours moyen de bifurquer, de faire un pas de côté et de repenser notre vie, nos vies, collectivement. Sans aveuglement béat ni angoisse suffocante, juste à notre hauteur. Il est l’heure de retrousser nos manches et de se mettre à l’ouvrage pour être fier et heureuse de notre plus grand travail : notre existence.



10/

Mode d'emploi pour une vie sans emploi

\

Trois ans déjà que mon statut officiel est rigide­ment rangé dans la catégorie des inactifs.

Trois ans que, timidement, je tente de me dépatouiller face à cette question intrusive et pourtant inévitable : “tu fais quoi dans la vie?”

Je suis maintenant poète, cuisinier, dessinateur, ébéniste, écrivain, pongiste, jardinier, bricoleur et j’en passe. Mais je suis surtout immanquablement chômeur. C’est en tout cas comme ça que je suis reconnu légalement et ce sont bien les aides sociales qui me rapportent mes revenus les plus réguliers.

J’essaie depuis tout ce temps de mener une existence pleine de sens dans laquelle le travail salarié tient une place de moins en moins centrale. Et pourtant, je reçois toujours autant de commentaires intrigués et parfois anxieux de mes proches qui se demandent comment je fais et qui m’affirment qu’eux, ils ne pourraient JAMAIS en faire autant. Mais qu’est ce qui se cache de si important et angoissant derrière le travail salarié? Et pourquoi donc y sommes-nous tellement attachés?

En tant que tel, le travail n’est certainement pas un but en soi mais il répond à plusieurs besoins parmi lesquelles j’ai identifié les plus importants (et je tiens à préciser que c’est très subjectif, il y a la pyramide des besoins de Maslow qui peut vous aider à préciser les vôtres) :

- **Besoin de sociabilisation** : l’emploi prend dans nos sociétés une majeure partie de nos journées et les collègues qui partagent nos lieux professionnels jouent un rôle crucial dans notre sociabilisation.
- **Besoin d’estime de soi** : c’est avec notre emploi que l’on peut se rendre utile à la société. En l’accomplissant consciencieusement, on a la sensation de participer à la grande marche du monde (modestement parfois, certes).
- **Besoin financier** : c’est majoritairement l’emploi qui nous procure de l’argent et nous permet

ainsi de combler un nombre conséquent d'autres besoins (et notamment ceux, vitaux, de l'accès au logement, de l'alimentation et des soins de santé)

Et c'est bien souvent ce dernier besoin qui semble prendre le pas sur les deux premiers qui arrivent même régulièrement à être ignorés tant que le salaire tombe à la fin de chaque mois.

D'après mon expérience et celles de mon entourage, si le travail remplit déjà un de ces trois besoins, on arrive à s'en satisfaire. S'il remplit deux ou trois besoins, c'est presque irréel. Et si en plus de ça, notre emploi n'est pas trop contraignant (distance, pénibilité, impact sur l'environnement, etc.) alors c'est le jackpot !

Mais la question que je me pose depuis des années est la suivante : **comment répondre à ces trois besoins sans emploi?**

Premièrement, il convient de préciser que chaque contexte a ses particularités. Quand j'écris, c'est avec tout mon bagage socio-culturel, historique et économique. Pour clarifier mon message, je peux me résumer en homme blanc de 36 ans en bonne santé, fils d'ingénieurs, bac+5, ayant toujours trouvé un emploi sans soucis et essayant depuis trois ans de se construire une voie d'écrivain, poète, illustrateur.

Ceci étant posé, il est important maintenant de comprendre que tout est lié. Un acte et sa réaction vont probablement influencer un autre besoin, qui en modifiera un autre, et ainsi de suite. Les pistes que je propose me semblent pertinentes et accessibles au plus grand nombre. Toutefois, le chemin peut être très long et les obstacles nombreux. Je ne me présente pas en sauveur, plutôt en explorateur contemporain, cherchant un mode de vie adapté à celui que je suis. Dans la multitude des propositions, gardez en tête que le premier pas est le plus important, que chaque pas fait avancer et que l'habitude se prend en marchant.

En marche donc !

● **Besoin de sociabilisation :**

► Une fois sorti du monde du travail, les journées semblent solitaires et **l'angoisse de l'ennui** n'est jamais loin. À l'heure actuelle, peu de gens sont disponibles pour discuter et partager des expériences en journée et en plus de ça, les travailleurs sont fatigués ou occupés une fois sortis du boulot alors que les chômeurs n'attendent que la soirée et le week-end pour voir leurs amis. Cette situation m'a amené beaucoup de frustration et je continue quotidiennement d'essayer de diminuer mes attentes face à ce manque de disponibilité.

► Mais rien ne vous empêche de vous déplacer pour **aller à la rencontre des autres**. La liberté que procure la vie hors emploi permet de faire de nombreuses activités, participer à des événements, stages, formations, rencontres, etc. Et très souvent, ces activités sont gratuites ou peu chères pour les chômeurs. J'en profite pour voir des amis vivant loin de chez moi, les aidant dans leur quotidien, passant des soirées avec eux et des journées pour découvrir de nouvelles choses, rencontrer de nouvelles personnes.

► Il y a, d'après moi, un impératif quasi vital à **vivre en collectif**. Je l'expérimente sous différentes formes depuis toujours et j'aimerais insister sur cette variété d'expériences possibles. Il n'y a pas que la dualité de la vie solitaire face à la colocation bordélique et les colocataires pénibles. Un éventail varié existe et le temps et l'énergie qu'on veut mettre dans cette vie collective ne dépend que de nous. Bien entendu, cela prend du temps, des réunions de mise au point sont primordiales mais une fois que vous avez réussi à trouver un équilibre, il est franchement réconfortant de vivre à proximité d'autres personnes et de se savoir entouré au quotidien.

● **Besoin d'estime de soi :**

► Une des pistes les plus précieuses pour sentir que notre existence est légitime consiste à être dans une démarche de formation permanente. Quand on est enfant, étudiant, il me semble qu'on ne s'inquiète pas autant de notre utilité, trouvant dans l'apprentissage une raison d'être. Et je pense qu'en tant qu'adultes, il y a un manque criant de formation. Il me semble que **l'existence est une voie continue vers l'élévation** (de soi et des autres) et que nous pouvons apprendre quotidiennement à devenir des meilleures versions de nous-mêmes. Ces apprentissages peuvent se retrouver à la fois avec des organismes extérieurs (écoles d'art, stages) souvent à prix réduits pour les chômeurs mais peuvent aussi se faire individuellement grâce à l'ensemble de ressources littéraires et numériques disponibles. Je ne recommanderai jamais assez les bibliothèques qui prêtent des milliers d'œuvres tout en donnant accès à un catalogue numérique presque infini.

► **Le milieu associatif est un terreau fertile** d'initiatives et de propositions variées pour contribuer à faire société. Il y a bien entendu des associations nationales disposant de structures conséquentes dans lesquelles s'investir en fonction de vos préoccupations. Mais il existe aussi tout un panel de micro associations qui essayent d'agir localement pour mettre en avant des causes qui, souvent, se monnaient mal. Les questions écologiques, sociales, sanitaires mais aussi ludiques, sportives et j'en passe, se déclinent un peu partout et votre investissement sera sans aucun doute apprécié à sa juste valeur. Qu'importe si vous y consacrez une

journée par mois ou quatre heures par jour, votre participation est précieuse. Et reprenez aussi qu'il est très facile de monter votre propre association et ainsi de mettre en avant des projets qui vous tiennent à cœur.

► Nos besoins vitaux sont majoritairement délégués mais il est possible d'y répondre par nous-mêmes. Prenez le besoin d'habiter dans un environnement sain, chauffé et protégé des éléments. Et bien, pourquoi ne pas faire de cet habitat **un chantier dans lequel s'investir**? Les compétences s'apprennent et comme pour tout, il faut bien commencer par un premier pas : fabriquer une étagère, réparer un grille-pain et puis un jour construire son propre chalet en bois. Et au quotidien, vous pouvez vous lancer dans un potager, prendre soin du sol, planter des arbres, veiller au développement de la biodiversité locale.

► **“Créer, c'est vivre deux fois”** disait Albert Camus. Et force est de constater qu'à travers la création, on pose un acte qui modifie le monde. Là où une feuille était blanche et que nous y posons nos pastels, voilà un arbre plein de couleurs et le monde a changé. D'accord d'accord c'est très modeste mais je vous garantis qu'une réalisation faite de nos mains procure une joie et une satisfaction immédiate. Et la créativité est sans limite, on peut préparer un joli gâteau, écrire un poème, fabriquer un mandala avec des pétales de fleurs. Tentez l'art au quotidien, ça fait du bien.

● **Besoin financier :**

► J'ai coutume de penser qu'on peut très facilement répondre à tous nos désirs dès lors que nous désirons peu. Facile à dire peut-être mais c'est d'une implacable logique. Depuis des années, **j'apprends à me détacher de mes possessions**, des nombreux besoins qui sont construits par la société capitaliste qui m'a élevé. Et si je n'avais pas de télé? Ah tiens, je ne suis pas malheureux. Et si je n'achetais pas ces baskets neuves et que j'allais à la recyclerie. Ah tiens, c'est pas si inconfortable. Pas à pas, les usages se modifient et nos dépenses diminuent jusqu'à se réduire à l'indispensable (qui varie évidemment en fonction de chaque individu).

► Une très large partie des dépenses d'un occidental moyen passe dans son loyer. **Et pour réduire ce loyer** (et plus tard même l'achat potentiel d'un lieu de vie) rien de plus efficace que de le mutualiser. L'idée n'est franchement pas dingue puisqu'on a déjà trouvé la parade en s'installant en couple (quoi? Le couple aurait d'autres utilités que de réduire les coûts? à creuser...). Depuis toujours, je vis en collectif, sous plein de formes, à deux, à trois, à dix, dans le même bâtiment, sur le même terrain, en se partageant des espaces en

fonction des allées et venues de chacun. Je confirme que c'est un véritable travail de vivre ensemble. Mais franchement, ce n'est pas le pire travail au monde, on y trouve tout un tas de joies et moi je ne voudrais pas m'en passer. Gardez simplement en tête que pour qu'une cohabitation fonctionne, il faudra nécessairement que chacun y mette du sien et que du temps collectif soit dégagé pour avancer dans la même direction.

► Je termine par une banalité évidente mais qui mérite encore pourtant d'être soulignée : pour vivre, il faut manger. Pourquoi ne pas **produire directement notre alimentation**. Là encore, je ne suis pas ignorant au point de vanter l'autarcie et la totale production de nos besoins alimentaires. Mais on peut commencer par le plus simple. Un radis pardi, c'est vraiment pas compliqué, on commence là? Et plus loin quelques courges, des tomates tiens, une parcelle de patates et puis si on veut faire une dinguerie, on construit un poulailler, une étable où on installe chèvres, vache et cochons et c'est la fête. Enfin, n'oubliez pas de vivre à plusieurs pour gérer collectivement vos animaux sinon vous pouvez tirer un trait sur l'accomplissement de pas mal d'autres besoins.

Voilà un aperçu de ce qui peut être concrètement mis en place pour s'extraire de l'emploi, j'espère que ce témoignage résonne en vous et que vous avez quelques pistes pour découvrir puis assouvir vos besoins.

PS : il y a ce guide encore plus pragmatique et vraiment bien fait qui est disponible sur infokiosque :

Bureau de désertion de l'emploi <https://infokiosques.net/spip.php?article1952>



11/

Assommer les sommets

\

Au mois de janvier, alors que les sommets se couvrent d'un manteau blanc de plus en plus timide chaque année, les montagnes suisses sont prises d'assaut par des jets privés et des millionnaires du monde entier. Comme chaque année depuis 1971, la petite ville de Davos est le théâtre du Forum économique mondial qui réunit des grands patrons, des banquiers, des milliardaires, des responsables politiques et j'en passe.

Dans cette petite sauterie bon chic bon genre, les plus grandes fortunes se croisent et discutent de l'avenir du monde entourés de petits fours et de champagnes. Et après courbettes et ronds de jambes, ces élites rentrent chez elles avec la ferme intention de maintenir le statu quo.

Il faut dire que la baisse du pouvoir d'achat ne les impactent que de loin. Comment s'inquiéter des crises qui se succèdent quand leurs fortunes se comptent par milliards?

De jour en jour, les inégalités se creusent et le gouffre est maintenant si profond qu'Oxfam a calculé en 2017 que **les huit hommes les plus riches du monde détenaient autant de richesse que la moitié la plus pauvre de la population mondiale**. En 2024, la situation empire encore puisque la fortune des cinq hommes les plus riches du monde a augmenté de 114% depuis 2020. En France, les 1% les plus riches détiennent 36% du patrimoine financier total du pays.

Et puisque certains chiffres sont parfois tellement gigantesques qu'on a bien du mal à vraiment en percevoir l'absurdité, une petite mise en scène s'impose. Imaginez : vous êtes en 1789, à l'aube de la Révolution française, et à partir de là, vous gagnez 8000€ par JOUR. Et mettons que vous viviez de 1789 à 2022, avec chaque jour la même somme d'argent gagnée. Et bien, en 2022, avec tout cet argent accumulé, vous posséderiez l'équivalent de... 1% de la fortune de Bernard Arnault, l'homme le plus riche de France.

Bref, tout ça pour être bien au clair sur ce dont on parle, sur quelle richesse absurde et aberrante certaines

personnes capitalisent. Et l'aberration trouve son expression la plus abjecte quand on sait que **75% des quarante plus riches milliardaires au monde sont des héritiers**. Dans les médias, le même discours moralisateur se fait pourtant entendre depuis des décennies : travaille et tu seras récompensé. Pour Macron, étonnamment très copains avec ce club des ultra riches, il suffit de traverser la rue pour trouver du boulot. Sous-entendu par là, si vous n'arrivez pas, c'est que vous ne faites vraiment pas d'effort mon brave. Et tandis que la masse prolétaire enrage dans l'ombre, le président décide en 2018 de supprimer l'impôt sur la fortune et offre ainsi pas moins de 4,5 milliards d'euros par an à ces heureux propriétaires. Cette culture du travail est un mythe contemporain absolument délirant qui aurait du mal à être crédible à d'autres époques. Les grandes civilisations grecques et romaines par exemple, avaient en dégoût le travail. Il fallait laisser ces tâches dégradantes aux esclaves tandis que les nobles pouvaient philosopher pour les uns ou plus largement se détendre et profiter des délices de la vie.

Mais à l'heure actuelle, il est très mal vu de porter un regard critique sur le travail qu'on nous éduque à valoriser dans toutes circonstances. Pourtant, les chiffres ne trompent pas et les bénéfices du travail se condensent dans les mêmes coffres tandis que les inégalités semblent infranchissables. La mondialisation moderne a eu un impact colossal sur le regroupement des richesses. Il y a 300 ans, l'écart entre un salaire moyen au Mozambique et en Suisse était de 1 pour 5. Aujourd'hui, il est de 1 pour 400. À mesure que le monde se rétrécit, que les interactions augmentent à travers le globe et que la Terre se visite en quelques heures de jet, de moins en moins de personnes possèdent de plus en plus de richesses. De rachats en fusions, c'est aux mains de quelques multi-milliardaires toujours plus puissants que les fortunes se résument.

À l'heure actuelle, ces magnats financiers sont devenus beaucoup plus riches que les rois qui dominaient l'Europe avant qu'on ne leur coupe la tête. Mais à qui couper la tête aujourd'hui quand ces hommes se cachent derrière des marques et vivent une existence dorée totalement déconnectée du monde laborieux?

Dans ce tableau aussi déprimant que de savoir Trump à nouveau président, il y a un peu de lumière. Il faut chercher certes mais j'en ai fait mon combat et voilà que j'ai vu surgir dans plusieurs articles de presse la constitution en 2010 d'un club original : **les *Patriotics Millionaires***. Ces millionnaires du monde entier (ah, précisons d'emblée qu'aucun français ne s'est manifesté à l'heure actuelle) se mobilisent pour alerter face aux taux d'imposition de plus en plus bas. En effet, autant le patrimoine que les revenus du capital (placements en bourse, assurances-vie, épargne, immobilier) sont moins taxés que les revenus du travail. Cette réalité est une constante à peu près dans le monde entier depuis la suppression généralisée de l'impôt sur la fortune et

des taxes sur les plus hauts revenus dans les années 80.

Ces socialo-millionnaires militent pour le rétablissement de ces impôts mais ne se revendiquent pas altruistes pour autant. Il leur suffit d'observer le monde en proie à des révoltes sociales qui s'accumulent pour comprendre que le vase est proche de déborder et qu'un jour ou l'autre, il ne sera plus possible de faire taire la colère d'une immense majorité des citoyens.

Depuis un certain temps pourtant se diffuse l'idée que les riches sont généreux. Que n'a t'on pas lu des deux-cents millions offerts par Bernard Arnault pour la reconstruction de Notre-Dame? Le même Bernard, mécène moderne, s'est fendu d'un don de dix millions pour soutenir les Restos du Coeur en 2023. Dix millions qu'il gagne en 97 minutes et qui représentent 0,0048% de sa fortune. Combien de milliards échappés aux impôts, à coups d'optimisation ou d'évasion fiscale, auraient pu remplir le Trésor Public et bénéficier au plus grand nombre? Car c'est bien de cela qu'il s'agit : un véritable déni démocratique. **La philanthropie s'offre ainsi le droit de décider quelle cause est légitime ou non**. Les *Patriotics Millionaires* rejettent cette idée de s'acheter une bonne conscience et estiment que c'est bien la société qui doit pouvoir choisir comment investir cet argent.

À nous désormais de déconstruire ce mythe du généreux mécène et de lutter contre les inégalités toujours plus aberrantes pour passer de la charité et la solidarité.



12/

Flemme au foyer

\

Moi, je n'ai pas d'enfant mais depuis deux ans, je vis avec une maman de deux petits bouts et je commence à comprendre. Comprendre le temps et surtout l'énergie que ça prend. De s'occuper d'un foyer, des enfants, quand ils sont là, quand ils sont absents aussi. Devoir préparer l'organisation familiale, acheter les habits, ranger les affaires, faire à manger, la vaisselle, coordonner les activités sociales. Je m'arrête là car la liste n'en finit pas. C'est énorme!

Incontestablement **plus intense que tous les emplois salariés** que j'ai eu l'occasion d'exercer jusqu'ici.

Et j'ai compris aussi pourquoi à la télé, au cinéma, à la radio, dans les journaux et globalement dans tout l'univers médiatique, on voit très majoritairement des hommes. En 2023, c'est 57% de temps de présence à l'écran pour les hommes mais surtout 64% de temps de parole selon le Haut Conseil à l'Égalité.

J'ai compris qu'en fait, les femmes, elles n'ont pas le temps. Et les hommes, ça les arrange bien qu'elles soient occupées ailleurs. Ça leur donne plus de place pour se montrer, garder le statu quo et s'octroyer les mérites. Les mérites sociaux d'abord, les titres de prestige et l'exemple ô combien frappant des chefs cuisiniers qui sont à 94% des hommes quand les femmes sont majoritaires à cuisiner à la maison. Cette cuisine quotidienne est intégrée dans ce qui concerne le travail domestique. Qui, comme son nom l'indique, est un TRAVAIL. Et pas n'importe lequel puisqu'il représente soixante milliards d'heures en France, trois heures quotidiennes environ par adulte. **Une production de services évaluée à 33% du PIB national** et qui s'exerce dans l'ombre, avec un minimum de reconnaissances. Statistiques toujours : c'est 64% du travail domestique qui est fourni par les femmes et qui n'est pas du tout rémunéré.

À l'inverse, le travail salarié présente plusieurs inégalités frappantes entre les genres. D'abord, bien sûr, dans les places occupées : ainsi, seules 14,8% des femmes exercent un emploi de cadre contre 20,4% des hommes.

Sur les cinq-mille plus grandes entreprises françaises, **les femmes ne représentent que 7% des cadres dirigeants**. Et ça se reflète sur les salaires évidemment puisque les femmes gagnent près de 25% de moins que les hommes. Même à temps de travail égal, les femmes touchent 15% de moins. Et même lorsqu'elles sont à temps de travail et poste équivalent, elles touchent 4,3% de moins.

Mais ces statistiques ne sont pas neuves, elles vous sont sûrement déjà arrivées aux oreilles et ce que je souhaite moi, c'est vraiment mettre en évidence ce qu'il se passe dans ce temps hors travail. Les hommes, et globalement la société, ont pris l'habitude de se réfugier derrière l'argument confortable de la juste répartition des rôles. Les hommes ramènent l'argent et les femmes s'occupent de la maison. Cette réalité vieille comme le monde (enfin, un vieux monde anthropocentré de quelques siècles) est évidemment complètement anachronique à l'heure où les femmes jonglent entre le travail salarié et domestique. Et surtout depuis que les liens de solidarité ont volé en éclats, remplacés par les interactions financières et la flexibilité relationnelle. Il y a encore quelques décennies, le mariage était une institution forte et pilier de notre société. Il était pratiquement inconcevable qu'un couple se sépare et les hommes avaient le devoir d'assurer subsistance et confort au foyer. Alors bien sûr, je ne milite pas pour un retour à l'époque où les femmes battues et les couples adultères vivaient un enfermement quotidien dans les liens du mariage. Mais il est important de constater que la libération du couple et de la femme ne s'est pas traduite par une liberté matérielle. Il convient de souligner que la théorie n'a pas encore été rattrapée par les usages. À l'heure actuelle, lors d'une séparation, les femmes se retrouvent majoritairement démunies, sans emploi ni moyen de se payer un logement et toutes les heures de travail pour éduquer les enfants, s'occuper du foyer ou encore gérer l'organisation familiale sont mises à la trappe sans la moindre contribution financière.

Alors que j'écrivais cet article, j'ai découvert à la radio l'existence du **mouvement tradwife** : des femmes qui revendiquent un retour au couple traditionnel et qui affirment vouloir s'occuper de la maison, des enfants et du mari. Ce mouvement, qui trouve son origine aux Etats-Unis, prend de l'ampleur et met en lumière la précarité dans laquelle les femmes sont cloisonnées. À la lumière d'un regard féministe, on pourrait s'inquiéter de ce qui s'apparente à un violent retour en arrière. Mais force est de constater que le féminisme est loin de tenir ses promesses. Les femmes travaillent certes, mais dans des conditions toujours largement moins confortables et stables que celles des hommes. Et quoi de plus normal dès lors de vouloir profiter de la stabilité et d'un certain confort quitte à, pour cela, reprendre le chemin du salon et de la cuisine. Je ne doute pas

qu'il peut y avoir parfois moins de violence à dépendre d'un homme que de dépendre d'une société qui ne garantit aux femmes qu'une sécurité très relative.

Si le constat est sans appel et la situation profondément injuste, il n'y a pas de raison de ne pas s'activer pour lutter en faveur d'une véritable égalité de faits.

L'an dernier, j'ai lu l'ouvrage de Quentin Delval au titre provocateur *“Comment devenir moins con en dix étapes”*, qui propose des pistes, concrètes comme plus théoriques, pour diminuer les inégalités. À destination principalement des hommes pour qui il est souvent compliqué de se rendre compte de la situation, l'auteur témoigne de son expérience d'homme hétérosexuel qui, petit à petit, essaye de devenir un allié pour sa femme et ses amies. Le chemin est long, laborieux et semé d'embûches mais il en va de notre avenir commun de l'emprunter et de l'arpenter de front.

Et puisque vous êtes arrivés à cet endroit de la lecture, je peux vous assurer que vous avez déjà fait les premiers pas et que la route vaut la peine d'être empruntée.

Rien faire

\



Dans une société ultra connectée et dans laquelle on affronte l'urgence et l'impératif à l'action, le vide est une denrée rare. Je fais mon introspection et me pose cette question : "Quand puis-je affirmer que je ne fais rien?". Et à l'évidence, je n'en sais... rien.

Globalement, on peut tomber d'accord pour se dire que lorsque l'on vit des interactions sociales, on fait quelque chose. Dès lors, je me concentre sur mes temps solitaires. Je retire la lecture, l'écriture, le sport, la cuisine et l'alimentation que je considère sans mal comme des activités fertiles. Dormir aussi? C'est probablement la source la plus dense de "rien" mais bon, c'est un véritable besoin physiologique et on ne peut pas dire que dormir c'est rien.

Alors quoi? Est-ce que scroller sur mon portable rentre dans la case?

Inévitablement, les frontières sont poreuses et pour approfondir mon questionnement, j'ai lu un petit livre de Olga Mecking qui analyse une tendance hollandaise : le niksen, ou l'art de ne rien (niks) faire. De ce livre, je ne vous ferai pas l'éloge car elle réussit le challenge d'écrire presque rien dans beaucoup de pages. Mais tout de même, ce niksen dont les hollandais n'ont même pas conscience (ben oui, ils ne vont pas analyser leur temps à ne rien faire), serait la capacité à se déconnecter de tout ce qui nous agite. Au lieu d'écrire un article sur un ordi, au lieu de lire un livre, au lieu d'en parler avec des amis, et bien, Olga nous propose de poser nos fesses sur un canapé moelleux et de prendre ce temps. Comme ça. Gratos. Et paraît-il que ce vide est nécessaire pour utiliser au mieux le plein qui ne manque pas de nous tomber sur la figure à chaque instant.

Alors bon, j'ai poursuivi mes recherches en allant moi aussi expérimenter le rien à un degré poussé puisque j'ai participé à une retraite de méditation Vipassana. **La technique Vipassana est simple : s'asseoir, fermer les yeux et méditer.** Douze heures par jour. Pendant dix jours. Dans le silence. Et sans la moindre interaction sociale,

ni regard ni sourire. RIEN donc! Avec l’objectif d’ouvrir nos sens et d’expérimenter la seule réalité concrète et universelle : les sensations. C’est une méthode radicale, franchement violente et confrontante et qui, comme le répète l’enseignant à chaque rare prise de parole, nécessite beaucoup de travail. Un travail assidu, appliqué, méthodique, sans relâche mais au bout duquel, sans aucun doute, on obtient le résultat souhaité. J’en ai chié, autant de travail pour apprendre à ne rien faire, quel paradoxe! J’ai d’ailleurs quitté le centre le cinquième jour, trop épuisé de tant de travail sur moi. J’ai eu la confirmation radicale et sans équivoque que **le travail de l’esprit est d’une intensité folle**. En moins de quelques minutes, il est capable de passer d’un sujet à son contraire, explorant les possibilités infinies de scénarios de nos vies. Cette mécanique psychique est d’une puissance sans commune mesure. Je m’en aperçois autant avec les récits angoissants tenus à bout de micro par l’empire médiatique que par les histoires de joies, de résilience et d’amour que je m’évertue à propager dans mes poèmes. Pendant ces cinq jours de méditation, j’ai travaillé à faire taire la petite voix dans ma tête, à ne me concentrer que sur les sensations, l’existence pure, dénuée de l’esprit et donc de toute forme de travail. Pourtant, c’était très compliqué, je n’ai d’ailleurs pas pu m’empêcher de démarrer la construction de ce texte et je peux affirmer sans aucun doute que la maîtrise du rien est un travail de longue haleine.

NIER LE RIEN ?

Pour rebondir plus concrètement sur le sujet de l’emploi, j’aimerais m’interroger sur la critique majeure faite au salaire à vie qui est de dire que lorsque les gens auront un revenu, ils ne feront plus rien. Bien entendu, je m’insurge contre ce discours *carie caca “tu râles”*, ne connaissant personne voulant s’allonger et de ne plus rien faire. Encore moins après cette expérience de méditation d’ailleurs. Il me semble maintenant évident que le rien dont on parle ici s’accompagne d’un “de productif”. Rien de productif. Car au regard de nos vies monétisées et de nos emplois du temps minutés, il semble fou d’imaginer que l’on puisse s’occuper de choses qui ne produisent pas de valeur marchande. Ça s’éclaire alors pour moi et je me rassure. Je me dis que peut-être oui, certaines personnes ne feraient plus “rien”, et finalement ça me rassure vachement, car “rien” c’est toujours mieux que “n’importe quoi”. Il y a déjà presque 150 ans, Nietzsche s’insurgeait contre cette doctrine qui disait qu’il valait mieux *“faire n’importe quoi plutôt que de ne rien faire”*. Plus récemment, **Barack Obama avouait sans détour s’inscrire dans cette longue filiation du faire à tout prix** et avouait, à l’heure de la réforme des soins de santé, qu’on pourrait facilement supprimer deux à trois millions de postes mais se demandait alors que faire de tous ces chômeurs? *“Je ne raisonne pas en termes idéologiques”* disait l’ancien président, conservant ainsi la priorité de l’emploi sur le sens.

“On arrête tout, on réfléchit et c’est pas triste.” Tel est le slogan culte de L’An 01, une bd puis un film de Gédéon qui nous invitait à la fin des années soixante à marquer une pause. De temps à autre, comme au plus fort de la crise du Covid, le slogan revient et on se livre avec délectation à la perspective d’un arrêt sur pause. Et puis, le retour aux habitudes, la puissance de nos croyances limitantes, la pression de nos patrons, tout concorde pour nous remettre à l’ouvrage et la tête sous l’eau. Nous pourrions peut-être chercher de l’inspiration dans un manuel ancestral qui a inspiré toute une culture. Dans “L’art de la guerre”, il est question d’éviter le combat, de privilégier l’esquive et de déposséder l’adversaire de sa force. C’est ce que les taoïstes appellent **le Wu Wei, le non-agir**. Il s’agit d’un principe qui stipule que la meilleure façon de gérer une situation, surtout s’il elle est conflictuelle, est de ne pas agir. Et plus encore que de ne pas agir, ne forcer aucune solution, mais laisser couler. Aurons-nous la force de n’opposer à ce système oppressif que notre indifférence et laisser la machine à désirs s’épuiser d’elle-même, faute de trouver de nouveaux ventres et esprits à remplir?

TOUCHE PAS À MON RIEN

J’aimerais conclure ce texte par un rapide bond en arrière, alors que les réseaux sociaux n’en étaient qu’à leurs balbutiements. Un joyeux hurluberlu avait envahi le web à coups de blagues potaches. Signant ses vidéos d’un prophétique *“c’est en faisant n’importe quoi qu’on devient n’importe qui”*, Rémi Gaillard n’imaginait probablement pas à quel point nous allions devenir friands de la cacophonie médiatique permanente. Hanouna en tête de gondole pour parler de tout et surtout de rien. À l’exact opposée de Vipassana, la télévision s’empare de nos esprits et les remplit en continu, chassant tout vide qui pourrait amener à une réflexion intime. Dans une interview devenue culte, Patrick Le Lay, PDG de TF1, disait sans ambiguïté en 2004 qu’il *“vendait du temps de cerveau disponible à Coca-Cola”*. Et si la télévision et les grands médias brassent toujours plus de millions, les coupes budgétaires se multiplient dans les secteurs du rien. Pour ceux qui ont une calculatrice dans la tête, la culture, le lien social et la santé ne sont que dépenses à éliminer. En cette fin d’année 2024, une coupe de 200 millions d’euros était annoncée dans le secteur de la culture, laissant les artistes, ces bons-à-rien, flirter toujours plus avec la précarité.

Tout en hurlant au scandale de cette hécatombe organisée, je clame l’espoir d’un rien salvateur. Avec toujours à l’esprit un double regard : celui qui s’insurge face aux choix injustes et aux décisions despotiques et celui de notre autonomie individuelle, notre capacité à faire exister une réalité avec moins de biens, plus de liens...et de rien.



14/

Les animaux lézardent-ils?

\

À la suite de ce qui est peut-être mon meilleur titre, j'aimerais partir explorer le travail sous un prisme moins anthropocentré. Avant de devenir ces êtres au télencéphale hautement développé et munis du pouce préhenseur, notre existence simiesque se déroulait majoritairement dans les arbres et notre travail quotidien consistait avant tout à assurer notre survie et nécessitait une économie d'effort tout à fait remarquable.

En cela, **les paresseux ont pris l'affaire très au sérieux** et derrière ce regard adorable se cache un mammifère brillamment efficace. Les paresseux se nourrissent majoritairement de feuilles pauvres en nutriments, ce qui explique leur manque d'énergie. Pour l'animal, ne rien faire est donc une question de survie et il est particulièrement doué pour ça. Il peut dormir jusqu'à 18 heures par jour et ne descend de sa branche qu'une à deux fois par semaine pour faire sa toilette. En parfaite symbiose avec son environnement, le paresseux s'alimente d'une algue produite par une alchimie merveilleuse entre l'eau de pluie retenue par sa fourrure et les excréments des papillons produisant l'azote nécessaire au développement de l'algue.

À l'exact opposé des paresseux, on peut ranger les fourmis, métaphores mobiles de la labeur et de l'action permanente. Pourtant j'ai lu récemment les résultats d'une étude d'envergure publiée en 2015 qui apportent une autre lecture à cet incessant va-a-vient continu des colonies. Cette étude analysait le comportement des différents individus et démontrait que presque la moitié de la colonie n'en foutait pas une. À côté des ouvrières, des puéricultrices ou encore des toiletteuses, il y avait donc **une proportion massive de fourmis paresseuses**. Les explications sont encore au stade d'hypothèses mais il se pourrait bien que ces fourmis restent en retrait pour parer à une éventuelle catastrophe et venir alors jouer les remplaçantes. Mais l'hypothèse de l'égoïsme acceptable interroge également, peut-on considérer que l'investissement au boulot varie autant chez les fourmis que chez les humains?

Quoi qu'il en soit, l'économie de moyens semble être une constante parmi les espèces. Si les paresseux en font peu, que les fourmis nient, les humains, eux, évitent de se salir les mains.

Pour produire, cultiver, élever ou transformer les productions, les humains, eux, exploitent. Et bien souvent les autres espèces animales. L'exploitation originelle (et qu'on considère à ce titre comme légitime) et encore largement principale consiste tout simplement à l'alimentation animale. À l'époque, nos ancêtres maîtrisaient la chasse et devaient faire preuve d'effort et d'ingéniosité pour se remplir de protéines. Pour leur venir en aide, ils ont commencé par domestiquer le loup, à la faveur d'évolutions génétiques successives à travers les siècles, pour en faire... le chien. Le loup est la première espèce domestiquée par l'homme, il y a 40 000 ans. 6 000 ans avant J-C, c'est le cheval qui devient le principal allié des hommes pour mener leurs nombreuses conquêtes et développer les échanges commerciaux. Et c'est avec la sédentarisation et l'apparition de l'agriculture que les animaux sont exploités pour aider aux champs et, plus largement, devenir eux-mêmes la principale source d'alimentation humaine. Si, à la naissance de l'agriculture, la biomasse des humains et de leurs animaux domestiques ne dépassait pas 0,1% du total de la masse de tous les mammifères, elle représente aujourd'hui 96% de cette masse totale et un misérable 4% d'espèces sauvages cernées de toutes parts. L'élevage représente maintenant un business juteux avec pas moins de 150 000 exploitations françaises. Dans 80% des cas, les animaux sont issus de l'exploitation intensive et élevés dans des conditions misérables. À l'échelle du monde, c'est une véritable hécatombe de la diversité qui est causée par l'exploitation à outrance et l'industrialisation massive. Avec comme chiffre clé ce nombre de 6% que représente (en masse totale) les animaux sauvages face à l'espèce humaine et les animaux d'élevage et de compagnie. Les poules sont, et de très loin, l'espèce animale la plus présente sur Terre avec 52 milliards de gallinacés au service des humains.

Si parmi ces exemples, on peut se questionner sur l'utilisation du mot travail alors que les animaux ne font "que" vivre (ou produire oeufs et lait) pour finir dans les assiettes des humains, que dire des situations où leur utilisation relèvent d'une véritable organisation optimisée et apprise de concert avec leurs maîtres? **Marx disait que "les animaux ne travaillent pas car ils n'ont pas conscience de leur activité"** mais comment cette vision peut-elle encore s'appliquer au regard de l'ingéniosité développée par les chiens d'aveugle, les chevaux de traits ou encore les pigeons voyageurs (bien qu'en drastique diminution depuis déjà quelques siècles)? Pour qu'il y ait travail, il faut qu'il ait conscience de l'action et collaboration pour accomplir une tâche. Les éléphants utilisés pour le débardage d'arbres en Inde servent d'exemple éclairant. Ils bénéficient en effet

d'une large autonomie et peuvent effectuer les tâches à leur rythme et à leur manière. Les pachydermes sont capables de traîner des troncs sur plusieurs kilomètres sans personne pour les guider et ils vont ensuite organiser eux-mêmes le tas de bois de la manière la plus efficace possible.

L'utilisation animale à des fins scientifiques est abondamment commenté également. Que ça soit pour servir d'objets d'expérience dès le 17^e siècle, marqué par des dizaines de milliers de dissections sous aucune considération pour la souffrance animale. Plus récemment, **les rats de laboratoire représentent une véritable industrie**, servant tantôt les entreprises pharmaceutiques, tantôt les marques de cosmétiques qui n'hésitent pas à tester des produits potentiellement hautement toxiques sur des animaux. Et c'est jusque dans l'espace que nous exploitons les animaux puisque Laïka, une jeune chienne errante de Moscou, devient en 1957 le premier individu terrestre en orbite. Au bout de quelques heures dans Spoutnik-2, un minuscule satellite russe, elle agonise face à la fournaise qu'est devenu l'habacle et meurt dans d'atroces souffrances avant de revenir sur Terre cinq semaines plus tard.

Les exemples s'enchaînent et on peut bien constater que nous sommes ici à la frontière entre droits animaux et définition du travail. Sans pour autant verser dans l'abolitionnisme qui condamne sans équivoque toute exploitation animale, il est crucial de **remettre en perspective le rôle majeur joué par les animaux dans le développement de la civilisation humaine**. Et si la société tarde (et je mesure bien la puissance de cet euphémisme) à en prendre conscience, les choses changent néanmoins avec notamment la loi votée en 2021 qui vise à interdire les animaux sauvages dans les cirques. Dans le pays des Lumières si puissamment infecté par la pensée de Descartes, pour qui seul l'être humain est digne de considération, il n'est pas étonnant de voir que les animaux ne bénéficient d'aucun droit juridique. Tout au mieux, il est, en février 2015, passé du statut de "meuble par nature" à celui d'"être vivant doué de sensibilité". Depuis 2013, l'Union européenne a interdit la vente de produits cosmétiques testés sur les animaux. Et aux États-Unis, on compte maintenant plus de mille écoles qui forment des policiers et des magistrats au bien-être animal.

Sans plus tergiverser, il faut donc mener ce double combat parallèle : accepter les animaux comme les êtres de conscience qu'ils sont indubitablement et leur offrir sans attendre des conditions de travail respectueuses et attentives de leurs besoins.



15/

Et si jamais?

\

“Je traverse la rue et je vous en trouve moi, du loisir!”

Nikita éteint sa télé d'un geste rageur. Depuis hier soir, la visite du président dans le Nord Cotentin tourne en boucle sur les réseaux. Faut dire qu'il a fait fort sur le coup. Comme si tout le monde avait envie de passer ses journées à se détendre. Depuis la loi sur la limitation du temps de travail à vingt heures hebdomadaires, les gens s'emmerdent sévère. Cette réforme se transforme en révolte et voilà qu'un peu partout en France, la fronde gronde.

Dans cette région isolée de Normandie, **la crise de l'ennui a pris une tournure désastreuse depuis la fermeture de la centrale nucléaire** de Flamanville il y a sept mois. Suite à l'arrêt des réacteurs, les employés ont été réaffectés à la transition énergétique, il faut gérer la dénucléarisation du site et la remise en état des environs. Mais à temps partiel, évidemment.

Et les piquets de mouvement se multiplient, devant les portes fermées de la centrale, les employés se retrouvent dès l'aube, leurs badges inactifs en main et gueulent : “On veut bosser, laissez nous rentrer!”, “Pas de passion sans un patron”, “Mon temps libre pour un temps plein”.

Et ainsi de suite, ça devient intenable.

Il a beau leur expliquer le président, que ça va prendre du temps, qu'il y a tout un système éducatif à revoir et qu'avec le gouvernement ils s'y attèlent.

Mais les vieux sont désœuvrés, on les voit tourner en rond dans les villages, nettoyant les places publiques, réparant les lampadaires clignotant. Bravo, bravo, qu'il répète le président, vous voyez c'est ça l'avenir, vous faites ce que vous souhaitez et vous le faites avec passion.

Mais ce matin, à voir le monde et à entendre les cris, l'avenir n'est pas encore si lumineux. Plus de cent mille personnes rassemblées à la capitale et des dizaines d'autres milliers dans chaque ville de province. Les revendications sont limpides : le retour au trente heures semaines sans condition. "Là, on est complètement à poil, de retour à la maison à quinze heures, je ne sais plus quoi faire une fois que j'ai nourri le clébard et passé l'aspi" Jean-François en a gros sur la patate, lui qui avait enchaîné les projets dans diverses start-ups, bossant nuit et jour comme un boulimique de l'emploi.

Il fallait s'y attendre, **ça fait des années que l'appel d'air se faisait de plus en plus pressant**. Depuis la loi Robien d'ailleurs, qui avait ouvert la porte en 1996 avec l'instauration très symbolique des trente-cinq heures par semaine. Une certaine Martine Aubry avait bien tenté de faire de la résistance, proposant une contre loi pour maintenir les travailleurs aussi longtemps que possible au travail. Mais le parlement avait invalidé cette contre proposition et Martine était partie faire le tour des balkans en autostop avec Sarko, un pote en peu réac, viré aussi de la cour de récré.

Et depuis, chaque année, le gouvernement grignotait sur l'autorité des patrons et ajoutait de ci de là un peu d'autonomie et de pouvoir d'agir à la population. C'était dur, plus personne pour s'occuper de diriger et les biens de consommation qui coûtaient de moins en moins cher. Plus de place pour le luxe, ni les caprices, les français commençaient finalement à être tous égaux. Et c'était pas simple, comment savoir où acheter ses carottes maintenant qu'on pouvait en troquer avec son voisin ou même prendre le temps de les cultiver soi-même.

Et dans ce marasme fait de doutes et de questions existentielles, le président en remettait une couche. Une couche culotte pour être exact car voilà qu'il ne restait plus qu'à faire valider au sénat la loi qui étendrait le congé maternel annuel à tous les pères de famille. Un an minimum pour passer du temps en famille avec le nouveau-né. Mais il veut leur mort aux pères ou bien?

Fier de son annonce, le président sourit de ses plus belles dents en déclarant fièrement à tous les nouveaux pères qu'ils auront maintenant du temps à consacrer à leur famille. Mais personne ne les avait prévenu les pères. À l'époque, ils n'avaient pas vu le piège venir, un gamin c'était un truc de gonzesse, ça avait toujours été le cas. Mais là, que les écoles n'ouvrent qu'un jour du deux et que les entreprises gardent portes closes passé seize heures, ça rebat les cartes. Il faut jouer avec les mioches, il faut apprendre, partager. Et merde, l'open space et les collègues taquins, c'était quand même bien mieux que les bambins baveux.

Mais le président n'écoute pas la grogne, il continue à tracer son sillon impopulaire, droit dans ses bottes de permaculteur en herbe et fidèle à ses promesses de campagne zéro phyto. Toujours plus enfermé dans son délire égolo, il pose avec sa chèvre des Fossés en face de sa yourte pour les médias 2.0. Et, le pied sur la grelinette, il annonce que **son équipe travaille d'arrache pied de tomates pour le lancement du salaire à vie** qu'il aimerait instaurer lors de la prochaine mandature.

Pourtant, qu'il prenne bien garde car la lutte pour regagner le pouvoir s'annonce rude et palpitante. Particulièrement depuis l'annonce dans la course aux élections du nouveau parti PTT, le Parti du Travail Total. La liste compte chaque jour des nouveaux membres, des banquiers, des entrepreneurs, et même de simples héritiers.

C'est un antique patron, exilé en Belgique, qui porte la liste. Sorti des écoles des Élités, il traînait son spleen dans les meetings internationaux et criait à qui voulait l'entendre sa frustration face à l'assistanat qui menace sa belle France. Avec l'aide d'un collectif des travailleurs au grand cœur, ils veulent remettre la valeur travail au centre des préoccupations des citoyens.

Bien malin qui pourra prédire l'avenir mais les prochains mois s'annoncent palpitant dans l'Hexagone. Va t'on assister à un revirement spectaculaire et basculer à nouveau dans les joies du métro-boulot-dodo ou le gouvernement arrivera t'il à tenir sa ligne de conduite et à faire entendre raison à ces acharnés du PIB pour continuer à apprendre à prendre le temps?

De mon côté, j'ai déjà largement dépassé mes quatre heures de labeur quotidienne, je clôture cet article sans conclusion et je vous laisse retourner à vos inoccupations !



16/

Les mots ne mentent pas

\

Dans les premières pages de cet ouvrage, je vous ai déjà bien parlé de l'origine du mot travail mais vous n'êtes maintenant pas sans savoir que j'aime jouer avec les mots, les sons et les sens. Alors, en conclusion de ce voyage au cœur du labeur, je me suis offert une plongée dans le langage courant histoire de me marée. J'ai viré de bord et je vous emmène naviguer dans une gras mer de mots lusques. Bref, **on part à la pêche lexicale, enfiler votre bouée de sauvetage et à l'abordage de quelques rivages de mots cachés**, de trésors sémantiques et d'épaves linguistiques.

Prenons le mot "taf" pour commencer, une syllabe courte, une onomatopée qui claque comme un souffle et dont on peine pourtant à retracer l'origine.

Si le travail est, injustement, associé au tripalium, un engin de torture, le taf évoque lui aussi la peur et plus exactement le bruit que feraient nos fesses quand elles claquent l'une contre l'autre. C'est au début du 17^e siècle que l'expression se retrouve mentionnée pour la première fois ("les fesses lui font taf taf") et ça donne un étrange aperçu des postérieurs de nos prédécesseurs, prompts à un tel son. Mais passons.

Car un mot a bien souvent plusieurs récits qui le précèdent. Et si "avoir le taf" s'utilisait pour exprimer la peur, son usage se transforme à la fin du 19^e, sans explication précise, pour signifier "avoir son compte" ou "avoir sa part", comme d'une récompense face à un travail fourni. On a pu dire même "prendre son taf" de la même manière qu'on "prend son pied". Et on y perd, pied, justement quand on voit que "taffer" est tout autant, si ce n'est plus, utilisé comme synonyme de fumer. Une explication presque trop simpliste qui pourrait envoyer en fumée toutes les précédentes voudrait que le taf soit plus prosaïquement un acronyme pour Travail À Faire. Bon, bref, bof, c'est un peu ballot ce ballet de mots quand les certitudes tombent à l'eau.

Mais puisque la balle est dans mon camp, je la prends au bond et vire sur le mot... boulot!

Son usage est encore plus récent puisqu'il se retrouve documenté qu'en de rares occurrences avant 1900. Et là encore, les hypothèses diffèrent. Commençons par la plus improbable mais aussi la plus poétique. Il est relevé en 1984 dans le Dictionnaire de l'argot fin de siècle que le boulot est un dérivé graphique du bouleau, le bétulacée (oui, moi aussi je viens de l'apprendre) bien connu pour sa sève aux bienfaits innombrables. Mais trêve de sève en cette fin de siècle pendant laquelle le bouleau était l'arbre le plus utilisé chez les sculpteurs et les charpentiers. On disait alors, à prendre donc au conditionnel, qu'il avait à gros bouleau pour dire qu'il y avait beaucoup de travail. Et le terme aurait donc essaimé dans les autres corporations.

Plus probable serait le "déverbal" de boulotter, un terme qu'on utilisait à la fin du 19^e pour dire "ça roule, ça tourne, ça va bien". Boulotter étant déjà un diminutif de bouler qu'on utilisait dans le même sens dès les années 1800. Dans la lignée, le verbe était employé également pour "fructifier, prospérer, faire la boule de neige" et on en retrouve trace dans un texte de Balzac notamment. Balzac, de son prénom Honoré, le serait certainement de se trouver citer ici et par un détour culinaire que l'on sait Saint, venons-en à un autre sens du mot qui était déjà d'usage en 1840 pour lequel boulotter signifie manger. Et pour une dernière pirouette lexicale, reprenez que le boulot était à l'époque le pain boulot, la boule de pain. Quand on vous disait qu'il suffisait de traverser la rue pour trouver du boulot.

Voilà que j'en viens à parler du Big Mac(ron), je craque non? Allez, puisque l'avaleur travail n'est pas prêt de couper l'appétit de notre starturper de président, voilà un autre synonyme sur le (Buffalo)Grill. En trois lettres encore une fois. Utilisé comme une évidence et qui pourtant ne semble pas en avoir tant que ça. **Je voudrais vous parler du... job.** Et pas de l'entrepreneur pommé qui a fait du Mac le must, pionnier de la Sili-conne volée. Big Apple et rêve silicloné, je con States que l'industrie dollars brasse de l'air alors que Donald Duck porte le masque de Musk si je ne Trump pas...

Bon j'avoue que je vous Tes(te)là, n'est-ce pas?

Job, ça vient de l'anglais et on en retrouve la trace dès la fin du 16^e siècle comme étant une partie d'un travail à faire. Et petit à petit, le mot arrive dans le langage français comme un synonyme d'emploi.

Toutefois, de nombreuses expressions persistent et prêtent à confusion. On parle de "se monter le job" ou de "monter le job à quelqu'un" comme pour signifier "se tromper", "s'illusionner". Mais en remontant plus loin encore, on trouve la trace d'un Job célèbre dans la Bible et plus précisément dans le Livre éponyme. Ce livre raconte l'histoire d'un homme du nom de Job donc qui est confronté à de multiples épreuves et souffrances. C'est la question du bien et du mal, de la justice et de la souffrance. Bon, j'avoue, les récits bibliques me

laissent un peu froid et je ne l'ai pas lu mais je sais qu'en est tirée l'expression "pauvre comme Job", inspirée par ce personnage qui va tout perdre.

C'est cocasse je trouve ce parallèle entre la pauvreté et le travail et la transition est toute trouvée pour le dernier mot de ce dictionnaire ubuesque puisque, pour remédier à la pauvreté, quoi de mieux que...le salaire?

Pour le mot salaire, tout s'éclaire : ça vient du latin "salarium", dérivé de sal, le sel.

Il correspondait initialement à la ration de sel fournie aux soldats romains puis plus tard seulement désigna l'indemnité en argent versée pour acheter le sel et autres vivres. Saviez-vous que le sel est une denrée particulièrement précieuse mais aussi indispensable à l'organisme humain. Hé oui, dans les temps premiers de la vie sur Terre, les espèces animales apparurent dans les fonds marins et si nous avons réussi à organiser une vie terrestre intense, il n'empêche que le sel est encore aujourd'hui une composante vitale à notre bon fonctionnement interne. Mais le sel, tout indispensable qu'il soit, ne se trouve pas partout et son commerce a donc toujours été florissant et rigoureusement organisé. Sans compter sa capacité de conservation qui, du temps pas si lointain où les frigos n'existaient pas encore, se révélait essentiel pour garantir la qualité des poissons et des viandes.

Voilà, je ne peux pas quant à moi garantir la qualité de cet exposé express, j'espère toutefois que le contenu extrait était extra et vous remercie de votre lecture et de votre intérêt.

/

J'aime bien l'idée d'avoir bouclé la boucle avec ce salaire bien mérité. Si vous voulez continuer à échanger sur la question, me faire des retours, m'aider à clarifier le propos, programmer le spectacle par chez vous, m'acheter une centaine de livrets pour partager à tous vos amis et votre famille ou simplement manger une bonne frite à l'occasion, contactez moi ici : **mojo.oserlapoesie@gmail.com**

Merci et à très vite

Jonas / Mojo

\

/ Pour aller plus loin \

\ Livres \

- À la ligne Joseph Ponthus
- Bullshit jobs David Graeber
- Capitalisme, désir et servitude Frédéric Lordon
- Ceux qui trop supportent Arno Bertina
- Éloge de la démotivation Guillaume Paoli
- Éloge du carburateur Matthew B. Crawford
- Émanciper le travail Bernard Friot
- Inconditionnel - Anthologie du revenu universel Michel Lepesant & Baptiste Mylondo

- Janvier Julien Bouissoux
- Humanité, une histoire optimiste Rutger Bregman
- La vie est à nous Hadrien Klent
- La conquête du pain Pierre Kropotkine
- Le moment est venu de penser l'avenir Jean Viard
- Le refus du travail David Frayne
- Le travailleur de l'extrême Åke Anställning
- Manuel indocile de sciences sociales

Sous la direction de la fondation Copernic

- Métamorphose du travail André Gorz
- Nous qui désirons sans fin Raoul Vaneigem
- Paresse pour tous Hadrien Klent
- Résister à la culpabilisation : [...] Mona Chollet
- Travailler, la grande affaire de l'humanité James Suzman
- Troubles dans le travail Marie-Anne Dujarier
- Un revenu d'existence pour toute la vie

- Guillaume Mathelier
- Rutger Bregman
- Utopies réalistes

\ BD's \

- L'an 01 Gébé
- Capital & idéologie Claire Allet & Benjamin Adam
- D'après le livre de Thomas Piketty
- Dépôt de bilan de compétences David Snug
- Fables mutines Les colibris pyromanes
- Le choix du chômage

- Benoît Collombat & Damien Cuvillier
- Les reflets du monde Fabien Toulmé
- <https://infokiosques.net/spip.php?article2119>

- Les rescapés du burn out Jean-François Marmion
- Philippe Zawieja & Mademoiselle Caroline
- L'incroyable histoire des animaux Karine-Lou Matignon & Olivier Martin
- Travaille ! (pourquoi ?) Emma
- <https://emmaclit.com/2017/09/11/travaille-pourquoi/>

\ Podcasts \

- [Inconditionnels du revenu de base](#) La suite dans les idées
- [Le détravail, le temps de vivre](#) Zoom Zoom Zen
- [Les Trente-cinq heures : travailler moins pour travailler tous ?](#) Affaires sensibles
- [Le salariat est-il encore l'avenir de l'homme ?](#)
- Du grain à moudre
- [Où est passé le temps libre?](#) Travail (en cours)
- [Quel travail](#) La suite dans les idées

\ Vidéos \

- [Discours de remise des diplômes Polytech UCLouvain](#)
- [Et si on était payé à ne rien faire ?](#) Les idées larges (Arte)
- [La culture anti-travail ne nous sauvera pas](#) Sabine
- [La seule religion qui nous emmerde, c'est la religion capitaliste](#) Blast
- [Le Salaire à vie](#) Usul2000
- [Le travail, pourquoi?](#) Mr Mondialisation
- [L'île aux fleurs](#) Jorge Furtado
- [Retraites, 35H, etc : il est urgent de travailler moins](#) Blast
- [Travail](#) ABC Penser
- [Travaille](#) Spectacle de Thomas Wiesel
- [Travailler a-t-il un sens?](#) Les idées larges (Arte)
- [Une histoire du salariat](#) CHS
- [Un revenu inconditionnel pour changer de société](#) Blast

\ Films \

- Alexandre le Bienheureux Yves Robert
- Au boulot Gilles Perret & François Ruffin
- Debout les femmes ! Gilles Perret & François Ruffin
- Dissidente Pier-Philippe Chevnigny
- La loi du marché Stéphane Brizé
- L'effet Bahamas Hélène Cruzillat
- Les temps modernes Charlie Chaplin
- Lettre à G Charline Guillaume,
- Pierre-Jean Perrin, Victor Tortora & Julien Tortora
- Merci Patron ! François Ruffin
- Ouistreham Emmanuel Carrère
- D'après le livre de Florence Aubenas
- Un autre monde Stéphane Brizé

\ Chansons *\

- 3 défauts James Loup
- Bien cordialement The Toxic Avenger & Simone
- Chômeur branleur Les Vulves Assassines
- Complainte de la serveuse automate Starmania
- Flemme Angèle
- J'aime pas travailler Zoufris Maracas
- Je refuse de travailler Sexy Sushi
- La Banane Philippe Katerine
- La flemme Suzanne
- La sécurité de l'emploi Les Fatals Picards
- Les gens de la moyenne Colette Magny
- Les mains d'or Bernard Lavilliers
- Le travail, c'est la santé Henri Salvador
- L'usine La Canaille
- Monopoly Louisadonna & Planète Boum Boum
- N'importe quoi Selon Les Humains
- On veut pas du travail Les Malpolis
- Profession saltimbanque MAP
- Société anonyme Eddy Mitchell
- Sympathique Pink Martini
- Travailler TTC
- Travailler c'est trop dur Alpha Blondy
- Travailler c'est trop dur Julien Clerc
- Travailler plus James Deano
- Travailler plus Tryo
- Vivre libre ou mourir Bérurier Noir

* lien vers la playlist
<https://open.spotify.com/playlist/4SGufFaoutD0NMY1U-OVqdU?si=f8ef76191073476d>



Ce livre regroupe un ensemble de textes paru initialement sur le média numérique Motus¹ et ensuite sur mon site², pour questionner le travail à travers différents prismes. Depuis déjà de longues années, je m'interroge sur la place du travail dans ma vie. Et dans nos vies tout autant. Comment proposer une réflexion individuelle dans un cadre collectif? J'ai voulu faire de mes observations un outil d'analyse pour penser (et panser) notre société.

Je reviens donc bien entendu sur les premières formes de travail mais aussi sur son étymologie et ses différentes implications. Toujours avec humilité et une touche d'humour, je pars explorer d'autres terrains de recherches, de la sociologie à l'histoire, en passant par l'économie et l'éthologie. Vous pouvez piocher un texte au hasard comme choisir de découvrir mon cheminement étape par étape. Dans tous les cas, j'espère vous surprendre et vous donner envie vous aussi de vous interroger sur ce qui nous occupe une majeure partie de notre temps.

Ce livre fait écho à une conférence gesticulée du même nom que je présente depuis mai 2025. Si les réflexions sont éminemment liées, la forme et le contenu n'ont pourtant que très peu en commun. Avoir dans les mains cet ouvrage ne vous dispense donc pas d'aller découvrir cette brillante conférence dont vous trouverez toutes les infos (et bien plus encore) sur ce non moins brillant site web (est-ce qu'on commence à sentir que l'auteur manque d'objectivité?) :

www.lesmotsdejo.com

Bonne lecture et à très bientôt

¹ *Un carnet intime de la société co-écrit par de nombreuses personnes (allez découvrir le site si ce n'est pas encore fait d'ailleurs).*

² *Les textes sont complétés de liens et de ressources bibliographiques pour encore approfondir le sujet.*